SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE n°3

RAPPEL des SOMMAIRES PRECEDENTS

N° 1 (épuisé)

N° 2 (disponible sur abonnement)

Ces deux mots qui résument la raison d'être de notre Société peuvent sembler précis à première vue, mais si l'on prend un peu de recul, ils apparaissent en réalité comme assez vagues.

Il convient donc, avant d'examiner leurs rapports, de préciser dans quel sens nous les emploierons au cours de ce texte et, d'une façon générale, dans l'ensemble des études publiées par ce Bulletin.

Le Christianisme sera non seulement la religion chrétienne avec ses dogmes, ses institutions, ses membres, tous les baptisés, mais aussi la société civile issue de cette religion, telle qu'elle s'est formée dans les premiers temps, la Chrétienté, et telle qu'elle est devenue par la suite des siècles à mesure qu'elle était polluée par de nombreux courants étrangers.

De même, *la Révolution* ne doit pas être entendue au sens restreint qu'elle a pris depuis 1789 d'une révolution politique circonscrite dans l'espace et dans le temps. Le mot lui-même n'a pas ce sens restreint, mais l'usage a tendu à imposer cette restriction ; de sorte que l'habitude est née d'une seconde expression, la Subversion, qui, bien que possédant étymologiquement le même sens, désigne mieux la Révolution dans son essence profonde ; nous avons été tentés d'utiliser plutôt cette seconde formule, puisque tel est bien notre objectif, mais du fait de son emploi fréquent depuis quelques décennies, le mot subversion a pris, lui aussi, une coloration particulière, celle du communisme et du philocommunisme, et il ne désigne donc plus qu'une partie de la question, et non la plus importante assurément.

Nous avons donc conservé le mot Révolution, en lui donnant un sens un peu élargi bien que tout à fait conforme à l'étymologie ; par suite, *la Révolution sera aussi tout ce qui est de nature à altérer le Christianisme et, par voie de conséquence, à faire perdre son assiette à la société civile* qui en est issue, et cela quelle que soit l'époque considérée : ce qui est très logique si l'on se rappelle que la Révolution est dès l'origine fille de Satan, la fille d'un père qui excelle à faire feu de tout bois et pas seulement des révolutions politiques.

Certes, nous verrons qu'il y a de grandes différences entre tel élément révolutionnaire du 2e siècle, la Gnose, et tel autre élément du 14e siècle, le néo-platonisme médiéval, ou bien entre les hérésies des 12e et 13e siècles et le modernisme des 19e et 20e siècles, ou bien encore entre les cercles hermétistes des 14e et 15e siècles et la Franc-Maçonnerie du 18e siècle ; mais nous constaterons aussi quelle profonde unité de doctrine et de fruits rassemble ces diverses manifestations pour en faire des phases, des étapes, de *la Révolution* prise dans son sens le plus large, en même temps que le plus exact, de *renversement du Christianisme* : renversement *qui atteint le spirituel et le temporel* à la fois, car la Révolution ne sépare pas les deux domaines, sachant bien que, tenant l'un, elle tient l'autre et, ruinant l'un, elle ruine l'autre.

L'étude de *la Révolution* à l'oeuvre au sein du Christianisme n'a donc guère de limite quant à son domaine, le temporel comme le spirituel, ni quant à son étendue chronologique puisqu'elle *commence au "Non serviam"* : c'est dire que nous n'épuiserons pas la matière dans ce mince exposé qui voudrait seulement poser le problème dans ses divers aspects, en mesurer le cadre, laissant à de nombreux travaux ultérieurs de divers auteurs le soin de peindre la toile elle-même.

+++++++++

Des évêques francs-maçons, quarante en France peut-être, une nuée à Rome, jusque sur les marches du trône pontifical..., voilà bien de quoi sidérer la foule des fidèles. Et pourtant, pour qui a suivi le fil de l'évolution depuis quelques siècles, pour qui connaît un peu la Révolution dans son essence, il n'y a là rien que le *fruit d'une logique impitoyable*, un fruit qui a, d'ailleurs, commencé de mûrir depuis pas mal de temps, puisque les premiers prélats initiés connus datent de deux siècles environ, et que, plus près de nous, un rapport épiscopal rédigé en 1938 en fixait déjà le nombre à une bonne vingtaine pour la seule France...

Evidemment, si l'on ne considère la Révolution que sous l'angle des soubresauts politiques, de la violence matérielle, on comprend mal ce phénomène diabolique ; mais tel n'est pas du tout le propre de la Révolution, même si la violence lui est souvent très utile.

La Révolution est fondamentalement le refus de Dieu, du vrai Dieu, plus précisément le refus du plan de Dieu sur le monde, de l'ordre qu'il a mis dans sa création et du destin qu'il lui a assigné.

C'est cela que Satan a refusé le premier, et c'est pour entraîner l'homme dans son refus qu'il ne craint pas de mettre le monde à feu et à sang quand cela lui est nécessaire ; mais il dispose de bien d'autres méthodes plus pacifiques et plus subtiles, et l'action révolutionnaire, action satanique, est un tissu complexe fait d'un entrelacs de tactiques diverses, Gog et Magog, dit la Bible, séduction et violence, traduirons-nous librement.

Tel est le premier point à distinguer. Certes, ce n'est pas là une découverte, mais, bien que connue, cette notion est trop souvent négligée en pratique ; on sait cela en théorie, et lorsque l'on cherche à comprendre, on n'en tient plus compte du tout ; on est alors tenté de ne voir dans la Révolution qu'une force négative, destructrice, ce qui est faux au plan des moyens : c'est là une erreur grave, pleine de conséquences pour l'équilibre du jugement car elle empêche celui qui en est victime de voir clair dans la foule des avatars révolutionnaires.

Oui, la Révolution est négative dans son fond en ce qu'elle s'oppose au vrai Dieu, mais elle ne l'est pas, ou du moins elle l'est d'une manière extrêmement subtile, dans ses moyens, et son athéisme est souvent très bien camouflé : à titre d'exemple, rappelons seulement que les "Constitutions d'Anderson", charte de la Franc-Maçonnerie moderne mise en forme par deux pasteurs protestants, précisent bien que le Frère .'. ne doit pas être un athée .'. stupide !

Même si, çà et là, elle utilise à titre transitoire l'athéisme pour déblayer le terrain religieux, *la pensée révolutionnaire* dans son fond, *ne tend pas à supprimer Dieu purement et simplement ;* elle sait trop que l'on ne supprime bien que ce que l'on remplace, et sa volonté est de remplacer le vrai Dieu par un ersatz de Dieu : pour que Dieu ne soit plus nulle part, quel meilleur truc que de le mettre partout, *quelle meilleure solution que le panthéisme ?*

Cette erreur fréquente sur la nature de la Révolution trouve quelques explications, et donc quelques excuses, dans certains mouvements apparus depuis un siècle environ ; le cas du Grand-Orient et de la politique maçonnique de la IIIe République, le cas également du Communisme, ont trop souligné un aspect particulier et nullement essentiel, celui du matérialisme vulgaire.

L'évolution récente, depuis une trentaine d'années surtout, montre le *retour en force de la véritable tendance révolutionnaire,* celle qui s'exerce depuis des millénaires, *la tendance religieuse,* ou pseudo-religieuse, si l'on préfère.

Cette pseudo-religion, ce panthéisme, n'est d'ailleurs pas nouveau sur terre : c'est, au contraire, la situation dans laquelle sont tombés tous les hommes après la Chute et la régression qui l'a suivie, et c'est encore la position de toute la part de l'humanité qui n'est pas chrétienne, même si parfois certaines apparences sont différentes.

C'est inévitablement la position où retombe celui qui, pour quelque raison, cesse d'être chrétien sans pour autant devenir stupidement athée. C'est donc, logiquement, *la position de chefs religieux qui ont effectivement cessé d'être chrétiens*, d'évêques ou d'autres que le christianisme a quittés comme le cocon tombe de la chrysalide devenue papillon.

Le scandale, car il subsiste, bien sûr, et non pas diminué mais d'autant plus immense, réside dans le *processus qui a conduit* ces évêques, ces théologiens, ces intellectuels, ces pasteurs, *à une telle transformation, à une telle mutation insidieuse* : ce fut là le travail des siècles, et il faudra à nous-mêmes bien du temps pour en faire le tour.

+++++++++

Dès les premiers siècles, la personne du Christ et le plan de la Rédemption ont fait problème et se sont révélés si étrangers au mode général de pensée que tout un courant s'est développé pour déformer le Christianisme naissant et le réduire aux schémas antérieurs.

C'est l'origine du foisonnement des courants gnostiques (1) qui mirent l'Eglise en danger pendant plusieurs siècles ; la venue de Saint Irénée à Lugdunum auprès de Saint Pothin eut probablement pour cause l'intrusion des Gnostiques dans la vallée du Rhône, au milieu du IIe siècle et, d'ailleurs, son ouvrage le plus connu n'est-il pas le "Contra Haereses" ?

---

(1) Un autre article de ce même Bulletin traite du fond de la pensée gnostique - Voir page 23.

De son côté, Saint Augustin, avant sa conversion, nous montre quel pouvait être l'attrait de ces doctrines sur un intellectuel romain de valeur.

L'Arianisme et les invasions barbares qui le véhiculèrent en Occident détournèrent l'attention pendant quelques siècles, mais les courants gnostiques continuèrent leur cheminement de façon souterraine, notamment en Europe centrale, pour refaire surface de plus belle aux 12e et 13e siècles en Italie et en France : ils arrivèrent alors à contaminer des régions entières comme le Languedoc et n'en laissèrent que bien peu indemnes.

Un autre courant d'influences, différent mais convergent, est celui de l'apport arabe et de l'apport juif, qui furent déterminants. L'apport arabe s'exerça en deux séries : les Croisades d'abord, premier contact important des chrétiens avec une société païenne élaborée, l'Islam : le cas des Templiers est un bon exemple des risques encourus et témoigne d'une situation infiniment plus large ; *les Arabes d'Espagne* ensuite, notamment avec Averroès, *au XIIe siècle,* qui *diffusèrent en Occident un panthéisme matérialiste*. L'apport juif, venu d'Espagne lui aussi et des divers ghettos d'Europe (Provence, Prague, Rhénanie, etc.) fut celui d'un panthéisme plus mystique (ce qui ne signifie nullement meilleur) issu de la Kabbale.

L'ensemble de ces apports, parfois contradictoires en apparence, mais cumulatifs en réalité, constitua la première *source d'un occultisme qui ne devait cesser de se développer* pendant le Moyen-Age, la Renaissance et l'Age classique, sous des noms divers, Alchimie, Théosophie, Illuminisme, etc.

A l'époque médiévale, ce panthéisme latent trouva également un nouveau visage, plus noble, plus religieux, avec le *néo-platonisme* dont l'étreinte ne devait plus se desserrer, aboutissant finalement à la Réforme et à l'idéalisme cartésien.

Il s'agit là de tout un corps de doctrines qui, sous des allures raffinées, des airs de religion, parfois même de piété mystique, tend à ruiner l'équilibre chrétien ; elles laissèrent en tous cas les esprits bien désarmés et très perméables quand la vague néo-païenne de la Renaissance déferla sur l'Europe au XVe siècle.

+++++++++

D'un autre côté, *la crise du Sacerdoce et de l'Empire et le Grand Schisme* qui en fut la conséquence contribuèrent fortement à l'ébranlement de la Foi. Certes, au premier abord, on ne voit là que des questions de structures et d'organisation, mais, en fait, c'est tout le Christianisme qui s'est trouvé mis en cause à cette occasion jusque dans ses fondements doctrinaux.

Pour des esprits habitués, comme il se doit, à ne pas dissocier le corps de la tête, l'Eglise du Christ, la perte du respect pour l'Episcopat et pour la Papauté devait inévitablement entraîner plus loin qu'une simple crise juridique : c'est l'Eglise en tant que médiatrice entre le Ciel et la Terre qui se trouvait atteinte, et les remous d'une semblable catastrophe sont bien difficiles à mesurer exactement.

Pour ceux qu'atteignait une telle perte de confiance, deux attitudes s'offraient au choix : ou bien, ne croyant plus au pouvoir des médiations humaines, ils se rattachaient directement à Dieu, et c'est la porte ouverte vers l'individualisme avec tous ses pièges qui se révéleront peu à peu -c'est aussi, notons-le au passage, un certain mépris pour la piété liturgique et son caractère objectif et communautaire- ou bien, plus radicalement encore, se détournant de l'institution "lézardée", ils cessaient du même coup d'adhérer à la Tradition transmise et de croire en son divin fondateur.

La aussi, quelles déchirures par lesquelles s'engouffrera le néo-paganisme de la Renaissance !

A partir du XVe siècle, se conjuguèrent de multiples influences ; aux causes précédemment évoquées, et les scandales de la Rome renaissante prouvent assez qu'ils n'ont pas disparu, s'ajoutent désormais deux autres éléments importants : *le retour du paganisme antique et le développement des sciences modernes*, l'astronomie en particulier.

Pour les esprits cultivés du temps, l'économie de la pensée chrétienne se trouvait mise en cause, d'abord à sa périphérie dans ses rapports avec le monde matériel, puis en son centre même dans sa notion de Dieu.

Le fait fut spécialement sensible en Italie, dans cette *Italie du Quattrocento* où pullulent les Académies néo-païennes à la cour des princes, foyers antichrétiens d'intellectualisme et de mondanité.

Nous passerons ici sur les ravages causés au corps chrétien, à ses institutions et à sa doctrine, par la Réforme ; la question est assez connue pour que tous y pensent spontanément et que nous puissions en faire l'impasse dans le cadre de ce bref article.

Plus négligé est habituellement le rôle joué par *l'exploration du monde*, la conquête des Indes, comme l'on disait alors. A l'image de ce qui s'était passé lors des croisades, mais sur une échelle plus vaste, l'*intrusion de civilisations étrangères, païennes, panthéistes*, souvent transmises en Europe avec un appareil de luxe, contribua à disloquer l'esprit des chrétiens, déjà très ébranlés par tout ce que nous avons vu précédemment.

Cette influence pernicieuse s'exerça d'autant plus facilement qu'une foule d'auteurs de talent se firent les diffuseurs infatigables de récits plus piquants les uns que les autres et dont la conclusion identique est la supériorité de nations païennes raffinées sur des Etats européens déchirés par les guerres de religions.

+++++++++

A l'orée du XVIIIe siècle, le mal est fait en profondeur : une grande partie de l'élite française et européenne, élite sociale et intellectuelle, n'est plus chrétienne, même si elle en conserve encore quelque apparence. Cela deviendra évident dans des cercles de plus en plus larges, à partir de la Régence et pendant tout le 18e siècle.

C'est alors qu'est mise sur pied *la Franc-Maçonnerie moderne*, non plus destinée seulement à des réseaux de doctrinaires et de savants, mais à la masse des élites sociales. Se généralise aussi la propagande ouvertement antichrétienne : les livres pullulent, poussés par des centaines de sociétés de lecture, diffusés aussi par des myriades de colporteurs à travers les provinces et jusque dans les campagnes : le peuple commence à être atteint, non plus seulement dans ses pratiques, mais aussi dans son intelligence.

Le mal est désormais assez profond pour que la Révolution puisse envisager de passer au stade politique : la Franc-Maçonnerie se charge d'abattre le Trône et l'Autel, car les deux sont solidaires, au moins par nature ; la Révolution le sait, elle, alors que beaucoup de monarchies européennes l'ont oublié et ont passé ce dernier demi-siècle à casser les reins à l'Eglise (2).

A cette charnière du 18e et du 19e siècles, le masque est levé ; *la Révolution qui*, depuis plusieurs siècles, *s'avançait* contre Christianisme *en rampant se dresse désormais en clamant sa révolte :* les jeux sont clairs, personne ne peut plus être dupe, si ce n'est volontairement.

Avant d'aller plus loin et, ayant survolé la Révolution rampante, nous attarder un peu sur la Révolution dressée, il nous faut faire allusion à une difficulté très générale. Nous venons de dire quelques lignes plus haut : "Le peuple commence à être atteint". Or, cette expression pose un problème assez délicat.

En effet, lorsque des idées nouvelles, des comportements nouveaux se font jour dans une population, il est évident que tous les membres ne sont pas touchés au même moment.

Cela était particulièrement vrai dans les siècles passés où ne jouait pas, ou peu, contrairement à l'époque moderne, la rapidité de diffusion due aux mass media. En ces temps où n'existaient ni journal (ou presque), ni radio, ni télévision, et où la majorité des hommes restaient attachés à la terre, les conditions mêmes de la vie les protégeaient mieux contre la subversion des idées et des moeurs.

C'est pourquoi *les transformations* concernaient surtout les parties de la population cultivées et dotées de loisirs importants : le *clergé* d'abord, puis *l'aristocratie* et ensuite la *bourgeoisie* sous sa forme marchande ou sa forme judiciaire. C'est logiquement dans ces catégories-là que se recrutèrent peu à peu les partisans des idées nouvelles, que se fondèrent de nouveaux consensus sociaux et moraux, que se prirent de nouvelles distances à l'égard de l'Eglise, de sa doctrine comme de ses pratiques.

---

(2) Un auteur très bien informé a défini ce temps comme celui de "l'Europe des princes éclairés", ce qui est logique, puisqu'il est aussi celui des "Lumières".

Ce décalage entraîne une grande diversité entre les différentes couches de la population et, de ce fait, les comportements officiels, extérieurs, peuvent se révéler très différents des motivations profondes : il faut, en effet, parfois des siècles avant que les convictions d'une toute petite minorité (l'avant-garde, comme on la désigne généralement) s'étendent à la majorité et, montant alors à la surface, arrivent à faire éclater les normes anciennes ; l'observateur superficiel est alors tout étonné d'une situation qui ne lui paraît imprévisible que parce qu'elle a mis plusieurs siècles à mûrir.

S'il veut être perspicace, l'observateur doit au contraire porter son attention dans deux directions : d'une part, l'étude des minorités de pointe qui peuvent indiquer plusieurs siècles à l'avance la situation future ; d'autre part, un examen minutieux de la pratique du plus grand nombre pour distinguer ce qui repose sur une conviction profonde, et qui donc durera, de ce qui, à l'opposé, résulte plus que d'une simple habitude, et donc ne pourra pas durer et s'écroulera un jour, lorsque le travail de sape des minorités actives portera ses fruits.

Ce travail à plusieurs niveaux, sur plusieurs registres, n'est pas des plus commodes : chaque recherche est forcément partielle et risque d'apparaître partiale, les diverses directions prises peuvent même sembler contradictoires. C'est bien ici le moment de rappeler que le principe de non contradiction implique que l'on parle de la même chose prise dans les mêmes conditions, ce qui est rarement le cas en matière historique.

+++++++++

Après cette parenthèse, revenons à la Révolution qui se dresse à ciel ouvert et dont l'action va, de ce fait, entraîner des effets nouveaux dans plusieurs domaines.

Le propre de la tourmente révolutionnaire fut d'abord d'accélérer considérablement les processus en cours et de coaguler en une masse homogène (au moins grossièrement) tout un peuple dont les membres se situaient en réalité à des niveaux très différents quant à l'esprit révolutionnaire. De ce fait, la révolution intérieure se trouva projetée en avant dans un grand nombre d'esprits peu atteints jusqu'alors : l'ébranlement social, la vacance religieuse, provoquèrent ainsi en quelques lustres une évolution qui aurait normalemenet demandé au moins un siècle encore.

Mais *le problème le plus important* réside en ce que *les rapports du temporel et du spirituel* ne se présentèrent plus de la même façon. Et les crises du XIXe siècle sont issues en grande partie de cette situation nouvelle, de sorte que, en plus des éléments proprement religieux et doctrinaux, il faut étudier les questions temporelles, et cela d'une triple façon : en elle-mêmes, bien sûr, puis dans les rapports entre le spirituel et le temporel, enfin dans les conséquences, les retombées de ces rapports sur le spirituel en soi.

A la fin du XVIIIe siècle, la Révolution triomphe et impose un nouvel état du temporel :elle s'oppose à l'Eglise, elle s'impose à elle ; peu à peu, au cours du XIXe siècle, elle la subjuguera sur le plan social, puis politique, et même sur le plan doctrinal.

C'est là une *grande nouveauté* par rapport aux siècles précédents où le temporel et le spirituel étaient en accord, au moins théorique et global.

> Désormais face à l'*Eglise*, maîtresse du spirituel et guide du temporel, se dresse une *Contre-Eglise* triomphante qui possède la puissance temporelle et l'utilise pour orienter le spirituel vers des pensées et des pratiques directement contraires au catholicisme.

Telle est la réalité profonde, tantôt avouée, tantôt célée, trop souvent incomprise de bien des chrétiens. Et, de fait, la question n'est pas simple : car entre ces deux forces qui s'affrontent, il n'y a guère de solution de continuité, elles sont mêlées au corps à corps, avec tout ce que cela implique de difficultés au plan de l'action comme au plan de la lucidité ; et là, sans doute, réside le principal avantage de la Révolution et la source de beaucoup de ses progrès.

+++++++++

A peine l'Eglise eut-elle pansé le plus gros de ses blessures, la Révolution préparant la seconde vague de ses assauts, celle du milieu du siècle, le problème de la conciliation entre elles fut posé et résolu par des catholiques dans le sens favorable à la Révolution : ce fut la tâche du *catholicisme libéral*, que nous étudierons plus tard dans ses textes, mais que nous pouvons rappeler brièvement ici.

En ce premier tiers du 19e siècle, la Révolution s'est assagie, elle ne fait plus tomber de têtes. Elle a transformé l'état social et économique dans le sens préfiguré par les dernières années prérévolutionnaires et l'ensemble des catholiques, non pas tous cependant, s'accommodent fort bien du libéralisme économique.

Parallèlement, l'Eglise a reconstruit en partie ses structures, mais achever ce travail en ce qui concerne les congrégations religieuses et surtout l'enseignement demande l'accord avec le nouveau pouvoir temporel, la paix et même une certaine coopération.

Que faire ? Les solutions possibles sont multiples, ce qui ne veut pas dire bonnes, et, de fait, l'ensemble des catholiques va s'émietter sur une foule de positions graduées, chacun apportant la nuance qui lui convient et qui lui permet de croire qu'il reste libre à l'égard de la manoeuvre en cours.

La position catholique, officielle, romaine, *celle des Papes* en leurs diverses *Encycliques*, est bien connue : la Révolution est satanique, elle est condamnée, on ne doit pas collaborer avec elle. Mais Rome se garde soigneusement de la politique et ne donne guère de conseils pratiques, ni pour se défaire de la Révolution, ni pour cohabiter avec elle.

A l'opposé, s'offrent les avis de ceux qui sont confrontés avec les problèmes de la cohabitation. La plupart penchent pour une *non hostilité de fait* et comme, au début au moins, il n'est pas possible d'aller plus loin, les esprits et les écrits s'habituent à *distinguer subtilement entre la thèse et l'hypothèse*, entre la condamnation théorique de la Révolution et la collaboration pratique avec elle.

Que l'on y prenne garde. *Nous sommes ici à la charnière du drame* qui motive notre propos, c'est-à-dire au moment où la lutte séculaire de la Contre-Eglise contre le catholicisme va pouvoir s'effectuer non plus seulement de l'extérieur mais aussi de l'intérieur de l'Eglise. Le temporel ne défendant plus le spirituel, mais étant au contraire tombé aux mains de ses ennemis, ceux-ci ont pu contourner les remparts et désormais ils sont infiltrés dans la place et vont pouvoir y manoeuvrer à l'aise.

C'est à bon droit que l'on a pu dire que *le catholicisme libéral* était *le pire ennemi que l'Eglise ait jamais rencontré sur son chemin*.

En effet, très rapidement, la conciliation de fait est devenue pour certains une conciliation de droit, poussée parfois jusqu'au baptême de la Révolution. Lamennais, et sa condamnation par Rome, trouvent ici leur place, mais c'est une place un peu trop voyante en ce qu'elle risque de masquer aux yeux du public un certain catholicisme libéral moins extrême, plus larvé, et pourtant tout aussi dangereux car infiniment répandu, moins affirmé en théorie mais sous-tendant constamment les attitudes théoriques et pratiques de ceux qui exercent une influence sur les affaires publiques. (3)

Le fruit lointain de ce libéralisme catholique fut de préparer le Ralliement et la Démocratie chrétienne, et le fruit immédiat en fut une démobilisation face à la Révolution, ce qui contrecarrait les efforts des vrais catholiques contre elle.

Car, en dehors des libéraux et de la masse amorphe, il y avait aussi des catholiques lucides et courageux qui, faute d'un programme global de renversement de la Révolution, s'efforçaient de lutter au coup par coup, dénonçant l'emprise des sectes ou mettant sur pied les premiers linéaments d'une doctrine de reconstruction sociale.

Nous étudierons également l'oeuvre des contrerévolutionnaires, mais il faut être conscient que si cette action ne put revêtir en fait un caractère global de contestation de la Révolution, non seulement dans telle ou telle de ses manifestations, mais avant tout dans son existence même, ce fut essentiellement à cause de l'influence délétère du catholicisme libéral : celui-ci anesthésiait littéralement tout un peuple

---

(3) Un phénomène semblable s'est retrouvé au moment de la crise moderniste au début du 20e siècle. Quelques meneurs ont été condamnés, mais des milliers de clercs modernisants sont restés tranquillement à leur place dans l'attente de jours meilleurs où ils pourraient reprendre leur action : comment ne pas voir que ceux-là constituaient le vrai danger, plus encore que des publicistes trop voyants comme un Loisy ?

dont l'immense majorité était, en ce temps-là, encore globalement catholique ; c'est tout ce que lui demandait alors la Révolution, et qui ne voit que c'était effectivement le plus important, car le reste, le temps s'en chargerait....

Pendant ce temps, *sous l'écran protecteur de la tolérance libérale, la Révolution continuait méthodiquement son avancée* dans tous les domaines : révolutions politiques du milieu du 19e siècle, qui culminaient avec la perte de la ville de Rome, radicalisation de la Franc-Maçonnerie qui, devenant ouvertement athée et anti-chrétienne, s'emparait du pouvoir en France et réalisait les lois scolaires de 1880, principal outil de la déchristianisation que nous constat ns depuis quarante ans.

Sur le plan intellectuel, la sape des fondements historiques et doctrinaux du christianisme devait conduire à la crise moderniste entre 1890 et 1910. Cependant que, à partir de la fin du siècle, la Secte préparant l'avenir, redonnait vie à sa tendance spiritualiste.

Devant des progrès si importants au cours d'un siècle, la conclusion de la majorité des catholiques fut que la Révolution ne pouvait plus être renversée, donc qu'elle ne devait plus l'être, et que, *pour éviter le pire*, il convenait de se rallier à ses structures et à ses méthodes.

+++++++++

Mais où se situe le pire ? C'est ce que l'on se gardait bien de trop préciser, se réservant ainsi d'en changer la définition à chaque reculade successive. De sorte qu'en quelques années, on assistait à un *alignement des catholiques sur les positions révolutionnaires :*

en matière sociale d'abord : l'Ecole sociale chrétienne fut intégralement contrerévolutionnaire dans son origine ; sa critique de l'état social libéral remontait des constats de fait aux causes révolutionnaires et son analyse montrait pertinemment que l'on ne pourrait guérir la société qu'en prenant le contre-pied de la Révolution. Malgré de beaux dévouements et de grands talents, l'accueil des catholiques fut assez modéré pour que l'on vît, au contraire, se dessiner au fil des nanées un courant dominant qui attendait le salut social, non plus de la Contrerévolution, mais d'un recours accru aux techniques révolutionnaires.

Vu sur cette toile de fond de la question sociale, le ralliement politique perd un peu de son caractère aberrant et devient presque compréhensible : il apparaît comme la conséquence et la conclusion.

On a beaucoup épilo ué sur la pensée de Léon XIII ; voulait-il le ralliement à la Révolution, ou voulait-il autre chose ? Ses grandes encycliques, dans la mesure évidemment où elles sont un reflet fidèle de sa pensée, montrent de façon certaine qu'il était réellement opposé à la Révolution et il semble donc assuré qu'il désirait autre chose (4).

---

(4) Pour être exact sur ce point, il conviendrait d'examiner ici le cas du cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat et Franc-Maçon. Les dimensions de cette étude ne le permettent pas, mais le fait de poser le problème suffit à indiquer quelles influences multiples ont dû jouer.

Mais face à une masse catholique déjà suffisamment "révolutionnée" pour avoir perdu un vrai élan contrerévolutionnaire, le Pape crut habile de lancer les fidèles dans la compétition politique sur le terrain propre aux révolutionnaires, piège entre tous s'il en fût, si souvent renouvelé depuis et même par des catholiques qui se croient opposés à la Révolution.

Le peu d'honnêteté naturelle qui restait aux libéraux fondit rapidement au contact des combines politiciennes, et si besoin était l'histoire des différentes alliances et partis montés au début de ce siècle suffirait à ouvrir les yeux.

Peu à peu, ou plutôt très vite, *la force de la masse catholique se perdit dans les sables électoraux*, et la Révolution put se féliciter de ce que son adversaire avait perdu grâce à cela sa dernière chance de redressement et de victoire : à vue humaine, évidemment, car à vue divine et à moyens divins, c'est autre chose, mais les délais divins sont également autre chose...

Non seulement *le pire n'était pas évité*, mais désormais et de cette façon *il était assuré*, les événements de la Séparation devaient rapidement le montrer.

+++++++++

Il n'est pas jusqu'au *bastion de la foi* elle-même qui ne ressentît l'attaque, et ces années 1890-1910 virent se dérouler *la crise moderniste*, expérience passionnante entre toutes.

Elle révéla l'impact des attaques révolutionnaires contre la religion auprès des intellectuels catholiques tant sur le plan des thèmes choisis que sur celui du pourcentage des gens concernés, un tiers du clergé, dit-on, et notamment le jeune clergé. Elle montra également la résistance du corps catholique et, en même temps qu'un certain flottement de certains évêques, la détermination de Rome.

Paradoxalement, elle confirma aussi que la coupure entre le temporel et le spirituel était vécu en fait par la majorité des catholiques puisque ceux-ci acceptaient la révolution au plan social et économique, tandis qu'ils étaient encore heurtés par elle au plan religieux.

Pour la Révolution, la conclusion était claire : la subversion religieuse restait à faire, et elle se ferait par le clergé.

La crise néo-moderniste contemporaine a conduit les catholiques lucides à se pencher sur la crise du début du siècle et à rouvrir un dossier un peu trop vite fermé : Saint Pie X avait parlé, les modernistes avaient disparu, n'en parlons plus. En réalité, il n'en était rien : nous l'avons déjà dit plus haut, le plus grand nombre des modernistes n'ont pas bougé d'un pouce, se contentant de mettre une sourdine à leur action pendant quelques années, sans oublier de liquider leurs adversaires dès la mort du Pape de Pascendi.

Mais notre vrai problème ne se situe pas ici. Beaucoup *plus important* que les péripéties *est le sens de la crise moderniste par rapport au corps catholique ;* vue sous cet angle, il ne s'agit certes pas d'un simple rhume des foins, mais bien du point d'arrivée d'une évolution de plusieurs siècles, d'une incubation de plusieurs siècles d'idéalisme et de subjectivisme et de deux siècles d'attaques lourdes contre les fondements de la foi catholique.

En cette fin du XIXe siècle, c'est le caractère objectif de la foi catholique qui est battu en brèche, à la fois nié par le matérialisme et le scientisme, relativisé par l'histoire des religions et l'intrusion des spiritualités orientales, et affaibli dans la conscience des fidèles par des décennies de sentimentalisme et d'individualisme.

La grande masse des fidèles, bien que minée, n'est pas encore directement touchée, mais l'élite intellectuelle, cléricale et laïque, est atteinte dans ses certitudes : elle s'efforce de sauver à sa manière ce qui peut l'être, ce qui explique le grand nombre de degrés que l'on observe chez les modernistes, depuis ceux qui ont quasiment tout balayé jusqu'à ceux qui pensent pouvoir sauver l'essentiel en sacrifiant les formes.

Dans ces conditions, on comprend très bien que la décision pontificale, si elle a rassuré les fidèles, n'a en fait rien changé à la situation réelle dont elle a seulement freiné temporairement l'expression.

+++++++++

Après la guerre de 1914-18, et grâce à elle, la Révolution a franchi un grand pas, notamment en Europe où elle a éliminé ou ébranlé les monarchies catholiques. Politiquement, les catholiques sont enfin intégrés au système révolutionnaire qu'ils ne contestent plus et dont ils constituent un rouage.

On le fera bien voir aux malheureux qui n'acceptent pas le reniement, et la condamnation de l'Action française en 1926 sera un pas de plus, qu'on peut qualifier de décisif à défaut de dernier, dans l'avancée révolutionnaire au sein de l'Eglise.

Un excellent signe, et qui ne trompe pas, des progrès du mal, est que même les sursauts de vitalité qui animent le corps chrétien ne tardent pas à être gangrenés et à servir finalement l'ennemi : en sont deux bons exemples l'Action catholique et le Renouveau liturgique.

Il est donc très compréhensible que des évêques, des clercs, des intellectuels aient continué leur chemin à la rencontre de la Révolution, jusque dans sa doctrine, sa "théologie", si l'on peut dire. En ce temps ou l'Oecuménisme démarre énergiquement, vers 1930, il n'est pas très étonnant que ces modernisants aient rejoint des doctrines et même des organisations qui sont consacrées par nature à l'oecuménisme et à l'ésotérisme.

On conçoit très bien, au contraire, que ces "catholiques", au terme d'une praxis révolutionnaire longue et généralisée, la leur et celle de leur milieu, aient pu être soulagés de trouver enfin un cadre intellectuel et humain où leur pensée et leur action se trouvaient enfin en harmonie.

Le crime, l'illogisme, ne se situe pas tant ici que dans les premiers pas faits du côté de la Révolution, un siècle ou plus auparavant, le reste n'en est qu'une conséquence.

Dans cette entre-deux-guerres, le virage final était donc pris, au niveau d'une minorité, certes, mais il s'agissait d'une minorité consciente et active ; le rapport épiscopal précité chiffrait le nombre des Excellences initiées à une vingtaine, combien plus de prêtres sans doute, et combien de laïques militants !

Les germes en puissance dans cette minorité, il ne restait plus qu'à *les faire se développer dans la masse du corps chrétien*, où il trouverait un terrain tout préparé et tant de complicités inconscientes. Par ailleurs, diverses circonstances devaient favoriser la manoeuvre : d'abord l'élimination, à la faveur de la guerre de 39-45, des cadres catholiques traditionnels, soit liquidés physiquement, soit annihilés dans leur influence sociale ; ensuite, l'utilisation des structures ecclésiales, Action catholique, Scoutisme, Missions de France, Centre de Pastorale liturgique, etc., comme vecteurs des nouveaux modes de pensée, le tout débouchant sur le recyclage permanent et généralisé de la plus grande partie de l'élite chrétienne, clergé et militants.

+++++++++

S'appliquent à nouveau ici les remarques faites plus haut à propos de la société en général.

Dans un corps ecclésial en pleine dérive, les niveaux personnels peuvent être très divers, il n'en reste pas moins que les plus significatifs, et donc les plus intéressants pour l'étude, sont ceux qui sont arrivés avant d'autres au bout de l'évolution commune.

Car si *la crise moderniste a été un point d'arrivée*, elle a constitué *aussi un point de départ* pour une nouvelle étape, celle de l'extension de la subversion à tous les fidèles.

A l'orée du XXe siècle, il est certain que la Révolution s'est imposée, d'autant plus aisément que la hiérarchie catholique a accepté de s'y rallier. Non seulement elle a imposé à tous ses formes et ses structures politiques, mais elle a réussi à reléguer la foi catholique dans le domaine des opinions privées, que ce soit en matière de conception, d'explication du monde, ou en matière de normes pour l'action morale et sociale.

C'est à ce niveau que se situe la *véritable victoire de la Révolution*, et il est bien évident que ces transformations n'ont pas attendu le début du XXe siècle pour commencer ni même pour atteindre un niveau inquiétant. Apparue il y a environ trois siècles chez quelques intellectuels et gens du monde, les sceptiques et les libertins, devenue officielle il y a deux siècles par la Révolution, l'attitude révolutionnaire a commencé sa percée dans la masse catholique il y a un siècle, et la crise moderniste en est le signe irréfutable.

Depuis 1914-18, elle s'est développée à grande vitesse parmi les baptisés, culminant dans la "drôle de guerre"... et l'après-guerre que l'on connaît, et laissant le champ libre pour la vague de matérialisme forcené qui déferle depuis une trentaine d'années.

+++++++++

Selon une règle à peu près systématique, pendant que ce mouvement se développait, un autre se préparait, plaçant ses premiers pions et entrecroisant ses réalisations avec celles du précédent.

Alors que sa *phase matérialiste* triomphait, et dans son triomphe même trouvait les causes de sa ruine, la Révolution préparait et mettait en place sa *phase spiritualiste*.

Là également les germes sont anciens, au niveau des minorités ; l'extension au public a commencé il y a environ un siècle avec un début d' "exotérisation" dans l'entre-deux guerres. Ce mouvement s'est accéléré avant 1939 avec la propagande pour l'hindouisme et les essais de rapprochements de la Franc-Maçonnerie avec l'Eglise.

C'est surtout depuis une vingtaine d'années que s'est amorcée la phase décisive, avec cette vaste propagande pour le retour à la nature et la formidable extension des arts martiaux et du yoga (5), du Zen aujourd'hui et ses nombreux monastères en Europe et en France même, de la pensée et des méthodes orientales en général, tant hindoues que chinoises et japonaises.

A des masses longuement et savamment déchristianisées dans leur intelligence et dans leur vie pratique, et que la "civilisation moderne", autrement dite matérialiste et révolutionnaire, a conduit dans une impasse, *la Révolution* a l'habileté de proposer une *solution de rechange spiritualiste* qui a déjà conquis une partie des élites.

Cette manoeuvre réussit d'autant plus facilement que ce néo-spiritualisme s'offre sous divers visages de nature à satisfaire les différents goûts, depuis le hippy barbu et crasseux, adepte de la drogue et du "flower power" jusqu'au jeune universitaire à la nuque rasée fervent du "Grece" et des rituels solsticiaux, en passant par les Moonistes et les guénonniens de toutes sortes.

Evidemment pour le succès d'une telle entreprise, il était indispensable que *la vraie religion disparaisse* ; c'est à quoi se sont attelés nos hiérarques *depuis le Concile Vatican II :* sous couleur de réformes, le Concile a eu pour mission de légaliser la Révolution, et de préparer la disparition de tout ce qui "sentait" trop le catholicisme pour faciliter l'oecuménisme avec les "frères séparés".

Ce stade étant acquis, on a vu ensuite attaquer les dogmes que respectaient encore à peu près hérétiques et schismatiques ; c'est toute la doctrine chrétienne qui se trouve minée par en haut, c'est elle qui doit disparaître pour laisser la place à l' "oecuménisme planétaire", à *la religion mondiale athée !* Car tel est le but : la Révolution n'a rien contre la religion, elle a tout contre Dieu, elle est donc prête à accepter une religion sans Dieu, voilà même des siècles qu'elle s'efforce de la promouvoir et elle y est quasiment arrivée.

---

(5) Quelques exemples parmi d'autres - La Fédération française de Judo est l'organisme sportif qui comprend le plus grand nombre de licenciés et parmi eux beaucoup de jeunes - Dans une ville comme Lyon, il y a plus de centres de Yoga que de lieux de culte catholique, et ces centres sont souvent installés dans des structures officielles telles que Maisons de Jeunes, Centres sociaux, où ils se trouvent à la portée du grand public - Enfin, on ne compte plus le nombre de maisons religieuses généralement de contemplatifs, où le Yoga et le Zen sont pratiqués comme ascèse régulière.

Christianisme et Révolution... A l'issue de ces premières approches, qui ne voit que c'est plutôt "*Christianisme OU Révolution*" qu'il faut écrire. L'opposition est totale, non pas accidentelle, mais substantielle et irréformable.

Les révolutionnaires le savent d'ailleurs très bien, tandis que beaucoup de chrétiens, la grande majorité aujourd'hui, hélas ! l'ignorent et se trouvent même dépourvus des moyens de le comprendre quand on le leur explique.

Tel est pourtant le devoir, et donc la *première urgence : curer les intelligences* pour permettre aux contrerévolutionnaires de penser réellement, non d'être soumis à des passions même qualifiées de nobles.

Comprendre la Révolution demande des connaissances, bien sûr, mais surtout un esprit libre : capable de décaper les apparences, de décoller les étiquettes, de creuser le réel malgré les attachements sentimentaux, capable aussi de maîtriser ses pulsions activistes, car au point où nous sommes arrivés les illusions ne sont plus de mise et le plus souvent l'action n'est qu'un piège au service de l'Adversaire.

Le succès ou la défaite de la Révolution, le triomphe ou l'échec du projet satanique, *tout cela est entre les mains de Dieu*. Déjà, dans la lutte entre les Anges, Satan a perdu une première fois. Puis, entre la croix du Golgotha et le tombeau de la Résurrection, il a perdu une deuxième fois.

ET maintenant, nous avons la promesse divine, plusieurs fois renouvelée, que, lorsqu'il se dressera à nouveau contre le Christ, lui, l'Antéchrist perdra pour la troisième et dernière fois : ce sera à l'instant ultime où la Révolution, ayant couvert la Terre et écrasé l'Eglise, croira tenir sa victoire définitive contre Dieu.

Reste le mystère du triomphe provisoire de la Révolution, mystère de l'échec apparent de l'Eglise. Dans la nuit qui s'étend, comme au soir du Vendredi Saint, quand le Maître est mort et les disciples dispersés, le Mal est vainqueur et se pare des dépouilles du Bien.

Seules nous appartiennent *la lucidité* et *l'Espérance*.

P. R.

Le GENERAL FRANCO

ET LA REVOLUTION de 1976

Comme l'Hydre de Lerne, la Révolution possède cent têtes et cent visages, souvent très différents, voire opposés, au point que l'on a parfois bien de la peine à les reconnaître comme appartenant à un même corps.

Le problème déjà complexe au plan des doctrines devient quasi inextricable quand on aborde le domaine de l'action, notamment politique ; à ce niveau joue, en effet, toute une série de contraintes qui conduisent facilement à oublier ou, du moins, à mettre entre parenthèses les principes initiaux.

De ce fait, la conduite de l'action contrerévolutionnaire apparaît comme très délicate et l'exemple de l'Espagne et du Portugal, où l'expérience s'est terminée comme on le sait, ne manque pas d'être riche de leçons.

C'est pourtant là un domaine encore peu exploré, et même à peu près vierge. Nous apprécions d'autant plus de pouvoir vous présenter cet article écrit par un de nos correspondants étrangers et qui révèle quelques aspects inconnus de la situation espagnole depuis quarante ans.

o

o o

Les révolutions ne se produisent pas en un jour. Cet axiome reste vrai qu'il s'agisse de la révolution française (1789), russe (1917), ou portugaise (1974). Et il en est certainement ainsi de ce que nous pouvons appeler la "révolution" espagnole de 1976. On ne peut pas attribuer le rapide triomphe de la démocratie, du parlementarisme et du libéralisme en Espagne après la mort du général Francisco Franco (novembre 1975) au seul Adolfo Suarez ou au seul roi Juan Carlos. Ces causes en sont plus profondes et leur histoire remonte plus haut.

C'est au général Franco lui-même qu'il faut imputer, en grande partie, le reproche de la situation actuelle de l'Espagne. En dépit de la haute réputation dont il jouissait dans tous les pays auprès des catholiques traditionnels, un plus strict examen de la récente histoire de l'Espagne fera naître une certaine perplexité à propos de ce "héros" catholique. La tentation de trouver une explication lénifiante aux fautes les plus récentes et les plus évidentes ("Il est mort trahi", dit-on, et ainsi le fardeau des responsabilités pour les quelques dernières années se trouve commodément balancé sur d'autres épaules) fait long feu puisque par là on omet d'expliquer les très importantes décisions des années 40 et 50 qui ont donné sa forme à la politique espagnole jusqu'à ce jour.

Nous nous proposons ici de dresser une liste de récents événements de l'histoire espagnole, avec lesquels les traditionalistes sont sans doute peu familiarisés, mais dont il faut tenir compte pour reviser son appréciation de la période franquiste. Cette liste est loin d'être complète ; bien des choses n'y figurent pas -par exemple, l'importance de l'Opus Dei dans la politique espagnole, la persécution des mouvements traditionalistes, etc.- parce que les renseignements de source sûre se font toujours attendre. Toutefois, les faits ici réunis restent très instructifs.

1 - Le premier plan pour le soulèvement militaire de 1936, un mois avant que l'insurrection se produisît (plan approuvé par les généraux Mola, Franco, etc., le 5 juin 1936), comportait les points suivants : "Aussitôt que le mouvement national l'emportera, on constituera un directoire dont feront partie un président et quatre autres représentants de l'armée. Ces derniers seront chargés des ministères de la guerre, de la marine, du gouvernement et des communications. (...) Les décrets-lois en question seront révisés comme il convient par une assemblée parlementaire constitutive élue par une forme de suffrage à spécifier. (...) La défense de la dictature républicaine... sera effectuée par le directoire sans l'intervention des tribunaux de justice. (...) Séparation de l'Eglise et de l'Etat ; liberté des cultes et respect de toutes les religions. (...) Le directoire s'engage, pour la durée de sa fonction, à ne pas modifier le régime républicain..." (Cité par Antonio UZARZA IRRIBAREN, Memorias de la conspiración, Pamplona, Editorial Gomez, 1954, p. 95-96). Sous la pression de la Comunion Traditionalista (carliste), laquelle devait assurer le succès de l'insurrection dans le Nord, ce programme fut modifié par la suite.

2 - Le premier "manifeste" de Franco à tous les Espagnols, daté du 18 juillet 1936, à Ténériffe, Iles Canaries, se terminait par ces mots : "Nous saurons nous y prendre pour sauver ce qui est compatible avec la paix intérieure de l'Espagne et avec la grandeur que nous lui souhaitons, réalisant, dans notre nation, pour la première fois et dans cet ordre, la trilogie : fraternité, liberté et égalité" (F. DIAZ PLAJA, La guerra de España en sus documentos, Madrid, 1966, p. 129 ; Albores de la gesta española, Santa Cruz de Tenerife, 1937, p. 113).

3 - Le 1er octobre 1936, Franco fut nommé Chef du Gouvernement espagnol (titre qui fut changé plus tard dans les documents officiels en "Chef de l'Etat espagnol"), en dépit de l'opposition de certains membres de la junte militaire, en grande partie grâce aux manoeuvres habiles de son frère, Nicolas Franco (Hugh THOMAS, La guerra civil española, Paris, España contemporanea, 1962, p. 235). L'anglophilie de Nicolas Franco était de large notoriété.

4 - Le 5 juin 1937, une délégation de francs-maçons espagnols, représentant "officieusement" le gouvernement républicain de Valence, rencontra une délégation homologue de maçons français à Paris, au siège de la Grande Loge. Parmi les personnalités présentes, on notait Léon Blum, Camille Chautemps et Yvon Delbos (Edouard Daladier, on ne sait trop pourquoi, n'y était pas. L'objet de la réunion était la "Peticion y exposicion de los hermanos españoles" (Pétition et rapport des Frères espagnols). Après l'intervention de Barcia, représentant les républicains espagnols, sollicitant instamment l'aide des démocraties et exigeant que la France et la Grande-Bretagne refusent de reconnaître à Franco le statut de belligérant, le Français Delbos intervint : "Pour la France, le problème espagnol est très compliqué", dit-il en commençant, "quant à l'Angleterre, elle est disposée à reconnaître Franco (...) La politique de l'Allemagne, au cours de cette guerre dangereuse.... a consisté à empêcher tout rapprochement de l'Angleterre et de la France avec Franco". Puis le "frère" Delbos se mit à faire l'éloge de Franco, en particulier de son bon sens et de sa modération. Il ajouta : "... La tentative de (Indalecio) Prieto (un chef communiste espagnol) a échoué, Cette guerre est dangereuse pour la paix en Europe. La France et l'Angleterre orientent toutes leurs énergies directement dans ce sens (...)

Il doit être mis fin à la guerre d'Espagne et nous pensons que, pour atteindre ce but, il ne peut exister aucun obstacle ni aucun préjugé infranchissable". (José BERTRAN Y MUSITU, Experiencias de los S.I.F.N.E. durante la guerra, cité par José-Oriol CUFFI CANADELL, in Cristiandad, Barcelona, n° 177-178, ano VIII, 1-15 août 1951).

5 - Dès janvier 1938, le cardinal Pedra Segura, de Séville, publia une pastorale pour la défense de la liberté des associations catholiques contre les atteintes des fonctionnaires gouvernementaux phalangistes, lesquels désiraient centraliser leur mainmise sur les affaires ecclésiastiques. Vers la fin de la guerre civile, Segura considérait ces tendances totalitaires et agnostiques, particulièrement en matière de censure et de surveillance de la presse religieuse, comme "très graves" au sein du nouveau gouvernement (Ramon GARRIGA ALEMANY, El Cardenal Segura y el Nacional-Catolicismo, Barcelona, Editorial Planeta, 1977, p. 260-262).

6 - Depuis 1946, le gouvernement espagnol, désireux de paraître religieusement modéré aux yeux des maîtres d'après-guerre, accordèrent de plus en plus de libertés aux protestants et aux Juifs. D'où le prosélytisme protestant. Un certain nombre d'évêques espagnols se prononcèrent contre cette tolérance : Modergo Casauso, de Barcelone ; Pildain, de Ténériffe ; et Segura. "Les attaques de Segura contre la tolérance dont jouissaient les protestants dans l'Espagne franquiste", dit un biographe du cardinal, "furent constantes" (GARRIGA, p. 293). En effet, la pastorale de Segura, en 1947, contre la tolérance de l'évangélisme protestant fut interdite par le gouvernement espagnol qui trouvait ses critiques embarrassantes (Ibid., p. 294).

7 - L'intervention brutale du président américain Harry Truman, exigeant la liberté religieuse complète en Espagne, n'attira qu'une réponse évasive du ministre espagnol des Affaires étrangères, Alberto Martin Artajo. Le cardinal Segura, par contre, répliqua vigoureusement, Il s'en prit à la fois et à Washington et à Madrid. En particulier, Madrid avait omis de s'occuper du prosélytisme croissant des protestants qui se propageait sous le manteau en Espagne : selon une déclaration publique de l'ambassadeur américain, le gouvernement espagnol avait "promis" de garantir la liberté religieuse en Espagne. Lorsqu'il l'apprit, Segura déclara : "Cette affirmation est très grave ; elle explique parfaitement la grande liberté où on laisse, dans notre pays, le prosélytisme protestant ; lequel, une fois rompue la digue de la tolérance, s'avancera vers la pleine liberté religieuse." (Ibid. p. 302).

8 - Au début de 1954, Mgr Zacarias de Vizcarra, évêque responsable de l'Action catholique espagnole, publia un article dans ECCLESIA, la publication officielle de l'épiscopat espagnol, dans lequel il notait la perversion des idéals de la "croisade" nationale. Son article était en partie basé sur des documents maçonniques saisis. "Il est bien connu", affirmait Mgr de Vizcarra, "qu'avant la fin de la première année de guerre, la franc-maçonnerie internationale avait prévu la défaite communiste et qu'elle mettait en place les moyens pour dérober à la Croisade nationale les fruits de sa victoire (...) En conséquence, la franc-maçonnerie internationale recruta astucieusement des collaborateurs dans les rangs anti-marxistes... pour atteindre ses objectifs et, très habilement, elle manoeuvra sous le prétexte de l'union et de la concorde entre tous les Espagnols propres à éviter de nouveaux désastres(...)

Ses trois principaux moyens étaient : (A) d'oeuvrer d'abord en vue d'un armistice entre les deux Espagnes combattantes, de manière qu'on puisse en arriver à une paix négociée ; (B) d'atténuer progressivement l'influence catholique en zone nationaliste ; (C) d'utiliser comme tactique d'exalter à toute occasion les valeurs intellectuelles de gauche tout en passant sous silence les valeurs catholiques. Ces objectifs, soigneusement propagés en zone nationaliste, éveillèrent un écho immédiat, même dans les milieux au delà de tout soupçon" (Mgr de VIZCARRA, "Peligro para el bien comun", ECCLESIA, 20 février 1954, n° 658, p. 204). Comme exemple de ce procédé, il citait le large accueil accordé à des auteurs aussi anti-catholiques que José Ortega y Gasset et Miguel Unamuno (ibid.).

9 - La censure contre les oeuvres de Unamuno et Ortega y Gasset fut levée en 1955. Les "intellectuels" de gauche, écrivains et professeurs, commencèrent à occuper les chaires universitaires en Espagne (GARRIGA, p. 300). En cette même année, l'évêque de Ténériffe, Mgr Pildain, publia une pastorale dans laquelle il énumérait un certain nombre d'erreurs contenues dans les oeuvres de Unamuno ; plus tard dans la même année, le général Franco présida une cérémonie d'hommage en l'honneur de Unamuno, à l'université de Salamanque dont il avait été recteur avant la guerre civile.

10 - Sous la direction du ministre des Affaires étrangères, Fernando Castiella, le gouvernement de Franco approuva, le 24 février 1967, un statut accordant la liberté religieuse complète pour tous les cultes, conformément aux directives de Vatican II. Il est sûr que certaines pressions furent exercées sur le gouvernement par le Vatican en vue de cette mesure. Mais on doit se rappeler que la réforme de 1967 ne faisait que suite à un projet identique (1964-1965) pour lequel l'influence du Vatican fut minime (GARRIGA, p. 336-338).

11 - Le 15 décembre 1938, Franco restitua tous les droits et tous les biens au roi Alphonse XIII de Bourbon, en exil (il en avait été déchu après son abdication de 1931) (Boletin oficial del Estado, 20 décembre 1938, n° 173, p. 1085).

12 - Le 14 mai 1946, Franco a déclaré devant l'assemblée des Cortes espagnols que la monarchie libérale (dont le dernier représentant avait été Alphonse XIII de Bourbon) avait "ruiné et désarmé l'Espagne" (cf. Cortes Españolas, 14 mai 1946, p. 52). Pourtant, ce fut un membre de cette monarchie (Don Juan Carlos) qu'il choisit pour lui succéder.

13 - Après la défaite de l'Axe, le nouveau ministère Franco (juillet 1945) "fut présenté comme une transition nntre le système autoritaire et la démocratie qui serait complètement rétablie lorsque Juan de Bourbon retournerait sur le trône dont son père (Alphonse XIII) avait dû descendre en 1931" (GARRIGA, p. 290). Pour ce nouveau ministère, Franco choisit un certain nombre de démocrates chrétiens, notamment Alberto Martin Artajo, proche collaborateur du cardinal Angel Herrera Oria.

14 - Le 4 décembre 1950, se fondant sur les assurances fournies par le gouvernement espagnol qu'il respecterait les libertés civiles et sur le soutien des Etats-Unis, les Nations Unies levèrent les sanctions qu'elles avaient infligées à l'Espagne en 1946 (Ibid. p. 292).

15 - Les ingérences dans les affaires espagnoles, dont la finance américaine et la finance internationale ne s'étaient jamais abstenues, même dans les moments les plus difficiles, s'exercèrent en plein jour au début des années cinquante. L'Instituto Nacional de Industria, mis sur pied pour stimuler l'industrialisation de l'Espagne, et comme un organe "autonome" de l'Etat espagnol, fut fondé directement par des compagnies internationales telles que Kuhn, Loeb and Company, S. G. Warburg and Company Ltd, Banque de Bruxelles S. A., Goldman Sachs International Corporation, Morgan and Company International S. A., Lazard Brothers and Company Ltd, et N. M. Rothschild and Sons Ltd. La Telefónicá et les chemins de fer de l'Etat (RENFE) bénéficièrent également des largesses internationales (cf. La Gaceta ilustrada, Madrid, 15 octobre 1972).

16 - Il faudrait noter que Texaco et d'autres intérêts financiers américains ont aidé Franco durant la guerre civile. Joseph Kennedy, ambassadeur à Londres et père du président John Kennedy, soutint chaleureusement Franco devant le président Franklin Roosevelt. Le gouvernement américain, encouragé par les intérêts capitalistes, entama avec Franco, en mars 1947, les négociations qui débouchèrent sur la reconnaissance du gouvernement espagnol par les Etats-Unis, le 27 décembre 1950 (GARRIGA, p. 292).

17 - Un accord militaire et économique fut signé le 26 septembre 1953, entre le gouvernement franquiste et les Etats-Unis. Martin Artajo, le général Muñoz Grandez, l'amiral Ruis Carrero Blanco et d'autres proches collaborateurs de Franco, participèrent à ces négociations. Cet accord provoqua une vigoureuse protestation de la part du cardinal Pedro Segura. L'Espagne allait se soumettre à la finance américaine et à la "culture" américaine : "... la fidélité à la foi catholique", déclara le courageux cardinal, "a bien plus de valeur qu'un fleuve d'or nord-américain. Il est contraire à la noblesse de coeur d'exiger qu'un pauvre transgresse la loi de Dieu pour une croûte de pain" (Ibid. p. 302).

18 - Cinq ans avant la mort de Franco en 1975, une nouvelle loi générale sur l'éducation fut promulguée. Cette loi compromettait gravement la maîtrise de l'Eglise sur ses écoles et ses collèges. Elle reproduisait pratiquement le "modèle" de l'UNESCO tel qu'il fonctionnait déjà dans d'autres pays (cf. Julian GIL DE SAGREDO, Educación y subversion, Madrid, Fuerza Nueva, 1973).

19 - L'Espagne avait reconnu le régime communiste en Chine avant la mort de Franco. De même elle avait autorisé les escadres de pêche russes à relâcher aux Canaries.

Nous mettrons fin à cette énumération en reprenant à notre compte l'appréciation des rédacteurs de LECTURE ET TRADITION (décembre 1975, p. 1) : "Franco n'est pas pour nous le modèle des chefs d'Etat, car il s'est détourné de la voie contrerévolutionnaire pour jouer au jeu dangereux de la balance entre un étatisme jacobin et un libéralisme larvé, jeu qui est la cause de la situation tragique dans laquelle se débat l'Espagne d'aujourd'hui".

A. C. (Coor.)

DONNEES HISTORIQUES

La découverte en Egypte, près de Nag Hammadi, d'une bibliothèque gnostique en langue copte a renouvelé nos connaissances sur la Gnose. Auparavant, il était courant de définir la Gnose comme une pénétration de la pensée grecque dans le Christianisme primitif ou comme le résultat d'un syncrétisme oriental, les religions de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, s'efforçant de pénétrer la jeune Eglise et d'y faire germer leurs propres croyances.

Depuis la découverte de ces manuscrits, il nous faut bien réviser ces thèmes et ramener *la gnose* à une origine plus proche du Christianisme ; *elle est née en milieu judéo-chrétien,* elle s'est nourrie d'une pensée spécifiquement juive, empruntée à tout un bagage littéraire tiré de l'Ancien Testament, même si elle a pris son vocabulaire au grec et des formules d'apparence philosophique à l'Egypte et à l'Iran. Il faut, en effet, distinguer soigneusement un fond culturel ou religieux sur lequel va se développer un enseignement nouveau et ce qui constitue le caractère spécifique de ce dernier : ce ne sont pas des similitudes de vocabulaire, des formules reprises ici ou là qui le constituent, mais c'est la nouvelle ordonnance de l'ensemble.

Or, *l'enseignement gnostique est original.* On ne le retrouve nulle part ailleurs, ni dans les religions païennes connues à cette époque, ni dans la philosophie grecque, ni dans l'astrologie.

La Gnose n'est pas une Eglise : elle n'a pas provoqué l'apparition d'un clergé, avec une hiérarchie, ni de rituels liturgiques. (1)

La Gnose n'est pas une philosophie : elle ne prétend pas démontrer à l'aide de la raison des vérités universelles, accessibles à tous les hommes de réflexion. Elle ne donne pas de l'Univers une vision rationnelle. Elle refuse un enseignement commun diffusé par une école.

---

(1) Il est nécessaire de préciser ici que, par un phénomène secondaire et dérivé, sont apparues plus tard des Eglises gnostiques avec hiérarchie et liturgie : les Manichéens, les Mandéens ; mais il faut souligner alors que ces Eglises n'ont pu développer une religion à caractère universel par déficience de nature : un enseignement qui se veut secret, réservé à des initiés, ne peut aboutir à un tel résultat. Le Manichéisme a fini par se dissoudre en sectes ésotériques, et les Mandéens ne sont plus qu'une minuscule communauté, témoin d'un passé dont elle a perdu la vraie signification.

La Gnose est essentiellement une végétation religieuse parasitaire, se nourrissant du Christianisme pour en tirer un certain nombre d'éléments qu'elle va détourner de leur sens naturel pour leur donner une signification nouvelle totalement opposée à l'enseignement de l'Eglise.

La Gnose est une secte d'initiés, prétendant avoir reçu une *révélation plus parfaite* que celle de Jésus, réservée à des esprits d'élite qui vont être détournés de l'enseignement ordinaire de l'Eglise et constituer comme un chancre rongeur à l'intérieur de la communauté chrétienne.

1° La Révélation de Jésus-Christ

Les miracles de Jésus en Palestine furent le point de départ d'un immense étonnement : on ne pouvait les nier ; même les Pharisiens et les Saducéens y assistaient comme frappés de stupeur ; on disait : "D'où lui vient donc son pouvoir ? Qui est-il donc que les flots et les vents lui obéissent ? Jamais nous n'avons vu tel prodige !" Le premier gnostique, leur maître à tous, Simon le Magicien, se prétendait capable de provoquer des miracles par une savante mise en scène, mais devant les vrais miracles de Saint Pierre en Samarie, il fut proprement suffoqué : aussi demanda-t-il à Saint Pierre de lui vendre son pouvoir, de lui révéler ses "trucs" de magicien. Après l'étonnement, est venue l'indignation ; on disait : "C'est par Béelzébud qu'il chasse les démons !"

Son enseignement également provoquait une stupeur bien justifiée : "D'où lui vient donc sa science et sa sagesse ? N'était-il pas le fils d'un charpentier ?" On peut faire une distinction dans cet enseignement : d'une part, les paraboles, vérités morales simples, accessibles aux esprits les plus frustes, mais aussi vérités profondes accessibles aux plus hautes intelligences ; et, d'autre part, son enseignement proprement divin : les grands mystères sur Dieu, dépassant infiniment les capacités de toute intelligence. Lorsque les Apôtres vont répandre cet enseignement à travers le monde, il va prendre un essor extraordinaire. Il va atteindre en un siècle tout l'empire romain et toutes les classes de la société. Voilà encore là source d'un profond étonnement : "Comment de simples pêcheurs galiléens ont-ils pu ainsi être écoutés et suivis par des communautés nombreuses et des esprits de tous les niveaux ? Là aussi, il doit y avoir une *cause secrète, cachée,* qu'il faut découvrir !".

Les Gnostiques n'ont pas compris ceci : les vérités les plus simples, saisies par les esprits les plus pauvres au niveau du sens commun, sont aussi les vérités les plus profondes qui ne peuvent être saisies au niveau le plus élevé que par une élaboration intellectuelle difficile, une réflexion soutenue, une sagesse acquise par une longue expérience. Ils vont donc chercher la cause de cette expansion dans un enseignement secret, réservé par Jésus à quelques disciples privilégiés : Jacques, Jean, Matthias ou Thomas. Ils vont distinguer l'enseignement *exotérique*, diffusé par les Apôtres aux gens du commun et un enseignement *ésotérique*, réservé par Jésus et quelques Apôtres à des initiés supérieurs.

Voilà l'origine de la Gnose.

Précisons encore ceci : l'enseignement de Jésus et des Apôtres fut aussi à l'origine d'une grande déception : le Christianisme ne prétend pas donner d'emblée, par une simple affirmation gratuite, la certitude immédiate et définitive du salut éternel : il faut pour l'atteindre une vie de vertu, de renoncement, d'ascèse ; il peut toujours être remis en cause par le péché. Ce salut final est gagné par l'effort constant de tout l'être vers la perfection. Voilà qui est singulièrement exigeant, difficile, ardu.

Les Gnostiques vont donc chercher *un moyen de salut immédiat, définitif,* évitant cette obligation d'un effort constant sur soi. Ils vont le présenter comme un secret dont la possession doit vous délivrer de toute inquiétude et vous assurer un repos dans la certitude.

Enfin, le Christ n'a pas donné une réponse pleinement satisfaisante sur l'existence du mal dans le monde. Je dis satisfaisante *pour le Gnostique*, qui va donc chercher l'origine du mal non point dans l'homme, mais dans le monde divin, *l'homme n'étant point pécheur et donc coupable, mais victime d'un mal qui lui a été imposé d'en-haut.* Il faudra attendre les grands docteurs chrétiens et précisément Saint Thomas d'Aquin pour trouver cette réponse adéquate à la difficulté soulevée.

A partir de ces considérations sur l'enseignement de Jésus vont se déduire toutes les affirmations des Gnostiques. Mais avant de les développer, il sera bien d'examiner leurs procédés :

2° *Les procédés gnostiques* :

L'examen des faits montre que la Gnose a suivi dans son développement l'expansion du Christianisme, *s'attachant aux pas des disciples* et soulevant les objections dont nous avons parlé soit directement en face, soit indirectement en les chuchotant aux premiers convertis enthousiasmés.

Après le meurtre de Saint Etienne, Saint Pierre se réfugie en Samarie et se trouve aussitôt en face de *Simon le Magicien, père de la Gnose*. L'Eglise se développe à Antioche, en Syrie ; aussitôt, on voit apparaître Nicolas, un des diacres, qui donna son nom aux Gnostiques Nicolaïtes, puis Ménandre, Satornil. L'Evangile est prêché en Egypte, à Alexandrie. On y entend alors l'enseignement de Basilide, dont les formules sont si proches du Bouddhisme, puis Valentin, le plus grand des Gnostiques. A Rome, on entend celui de Marcion ; à Lyon, celui de Marcos, etc.

Les Gnostiques se fondent au milieu des communautés chrétiennes. Ils donnent un enseignement individuel, discrètement. Tertullien nous dit qu'ils commençaient "par énoncer la foi commune en *des formules équivoques !...* pour induire les fidèles en erreur". Saint Irénée nous raconte "qu'ils attirent les gens en leur parlant comme nous parlons nous-mêmes. Ils se plaignent de ce que nous les traitons comme des excommuniés alors que, de part et d'autre, les doctrines sont les mêmes. *Et puis ils ébranlent peu à peu la foi par leurs questions.* De ceux qui ne résistent pas, ils font leurs disciples. Ils les prennent à part pour leur dévoiler le mystère inénarrable de leur Plérôme".

Voici, n'est-il pas vrai, un joli texte tiré du "Contra Haereses" de Saint Irénée. On le dirait écrit d'aujourd'hui. Nous assistons encore maintenant à de telles manoeuvres !

Les Gnostiques pratiquent "l'anonymat" comme un système d'enseignement. Ils ne signent pas leurs écrits. Nous ne connaissons leurs noms que par les hérésiologues et ceux-ci eurent beaucoup de mal à les découvrir. Ils eurent autant de mal à se procurer leurs manuscrits secrets. Saint Epiphane nous raconte comment lui-même a fréquenté un temps les Gnostiques d'Egypte, attiré dans leur antre par quelque femme : "Si j'ai échappé à leurs griffes, dit-il, cela n'a pas été dû à ma seule vertu personnelle, mais à l'aide divine qui répondit alors à mes prières". Grâce à son passage parmi eux, nous avons beaucoup de renseignements sur les différentes sectes et les manuels utilisés. Saint Epiphane catalogue avec une précision remarquable les maîtres, leurs écoles, leurs manuscrits.

Les Gnostiques ne signent pas leurs écrits, mais ils fabriquent des écrits "auxquels, dit Saint Athanase, ils attribuent de l'antiquité et donnent les noms des Saints" (c'est-à-dire des Apôtres). Ce sont des "pseudépigraphes" et non des "apocryphes". Nous connaissons les véritables auteurs de ces livres, mais les auteurs désignés dans ce texte sont mensongers : ce sont "Le Livre secret de Jean" - "La Sophia de Jésus" - "L'Apocalypse de Jacques" - "Le Discours de Zoroastre" - "L'Apocalypse d'Adam" - "Le Discours d'Hermès" - "L'Evangile de Thomas" - "Les paroles secrètes de Jésus", etc.

En général, Jésus, après la résurrection, a pris à part quelques disciples, Jacques, Jean, Thomas, et assis sous un arbre, il leur révèle un enseignement qu'ils devront garder pour eux-mêmes et ceux qu'ils jugeront dignes de le comprendre.

La lecture de l' "Evangile de Thomas" est en particulier *très suggestive*. Cet Evangile était un ouvrage de base des Gnostiques et particulièrement des Manichéens.

Une première lecture superficielle du texte laisse dans l'esprit l'impression d'ensemble qu'il s'agit d'un ouvrage parfaitement orthodoxe, les trois quarts des paroles de Jésus étant substantiellement identiques à celles des Evangiles canoniques ; mais une relecture plus attentive fait apparaître certaines insistances qui dénotent une intention sous-jacente : ce sont, par exemple, des répétitions fréquentes : "Que celui qui a des oreilles pour entendre entende". - "Ainsi, vous accéderez à la contemplation de ce que nul oeil n'a vu". - "Connaissez-vous vous-même et ce qui est caché vous sera révélé". (Sous-entendu : connaissez que vous avez en vous-même la divinité) - des formules panthéistes : "Lorsque vous ferez que les deux soient un, vous deviendrez fils de l'Homme" (c'est-à-dire votre retour à l'unité primordiale fera apparaître votre essence divine) - "Fends le bois, je suis là, soulève la pierre et tu m'y trouveras !" - "Le royaume est en-dedans de vous" - "Toute femme qui sera faite mâle entrera dans le royaume des cieux !"...

Ainsi, à partir de formules orthodoxes, par insistances sélectives, par adjonctions de formules en apparence obscures ou mystérieuses, on voit se dessiner déjà les principales thèses gnostiques qui semblent alors être issues de la bouche même du Christ. Il n'y aura plus qu'à développer ces formules, tout en s'affirmant fidèles disciples de Jésus.

Enfin, un procédé remarquable, utilisé avec grand succès par les Gnostiques, fut de *"récupérer"* pour renforcer leur prestige *les Grands Initiés du paganisme :* Orphée, Pythagore, Hermès, Zoroastre, Homère même.

Il ne s'agit pas d'un syncrétisme religieux, c'est-à-dire que les Gnostiques ne s'amusent pas à amalgamer des doctrines religieuses variées ou contradictoires pour en tirer une doctrine "dénominateur commun". Il ne s'agit pas d'une super-Eglise fourre-tout.

Bien au contraire, il s'agit très exactement de faire tenir à ces personnages célèbres de l'antiquité, dont l'enseignement avait été oral, le langage même de la doctrine gnostique. C'est l'appel à une autorité incontestée dans le passé et la rédaction de textes factices, attribués après coup à ces lointains ancêtres.

Ainsi, on voit Orphée représentant le Christ dans les anciennes catacombes romaines, à une époque où il avait été difficile de séparer les vrais Chrétiens des Gnostiques. Les hérésiologues leur reprochaient de représenter le Christ sous des visages païens : Hermès, Orphée, Homère, Pythagore. Saint Irénée raconte qu'une femme, Marcellina, avait rapporté à Rome un oratoire avec les figures de Jésus, Homère et Pythagore. Les sectaires avaient des médailles ou des statuettes représentant Platon, Pythagore. L'empereur Alexandre Sévère était également gnostique. Il vénérait dans son laraire Jésus-Christ, Abraham, Orphée et Apollonios de Tyane.

Dans la première catacombe, celle de Saint Sébastien, on trouve dans une hypogée des Innocentii des inscriptions chrétiennes où se retrouvent les surnoms d'Hermès, Hermesius, Hermesianus. Carcopino décrit une tombe de Ravenne du 3e siècle : la petite défunte, Juliana, est interpellée au masculin : "Salut, Eugamius" ; elle est représentée assise et Hermès lui touche les yeux, pour l'éveiller, avec une baguette de magicien. Il s'agit très certainement d'une tombe chrétienne gnostique. Le Christ est parfois représenté sous forme d'un Dieu païen, armé d'une baguette avec laquelle il ne ressuscite pas le mort, mais l'appelle au "Réveil" : "Ouvre les yeux ! Vois ! Tu es divin !"

Carcopino décrit une basilique pythagoricienne de Rome, assez semblable à une hypogée d'un cimetière chrétien. Il raconte une cérémonie liturgique qui paraît calquée sur la Cène chrétienne.

Homère était interprété par eux ainsi : Ulysse retenu dans l'île de Calypso désignait l'âme, étincelle divine, prisonnière du coprs matériel et hésitant encore à se délivrer de son geôlier.

Les textes d'Hermès Trismégiste (= trois fois grand) ont été retrouvés dans la bibliothèque gnostique copte. De même, les "Vers d'Or" attribués à Pythagore, sont bien postérieurs au début du Christianisme ; ils datent au moins de la fin du 1er siècle et contiennent des formules proprement gnostiques : "Tu sauras que la nature est UNE et semblable en tout" (panthéisme) - "Celui qui a transmis à notre âme la TETRAKTYS, source de la nature infinie" (le nom divin est la nature de notre âme) - "A ceux qui savent éveiller ce qu'il y a de sacré dans leur âme, la nature montre toute chose" - "Lorsque tu abandonneras ton corps, tu seras immortel, un dieu immortel et non plus un mortel"... Etc.

Ainsi, cette première partie de notre étude aura permis de bien situer *la Gnose* par rapport au monde païen et au Christianisme, à l'intérieur duquel elle *s'est développée comme une secte parasitaire pour en subvertir tout l'enseignement.* On reconnaît déjà les procédés de nos modernistes dans l'art de séduire et de détourner les âmes de la Vérité ; on reconnaît encore la Légende naissante des "Grands Initiés" qui se transmettent de génération en génération une doctrine secrète.

L'ENSEIGNEMENT DE LA GNOSE

Pour bien comprendre les "Révélations" des Gnostiques, il est nécessaire de les débarrasser de tout le fatras mythologique dont elles sont ornées ou plutôt embrouillées, de les débarrasser également d'un vocabulaire obscur qui avait la prétention de les rendre vénérables. Nous ne parlerons ni d'Eons, ni d'Archontes, ni de Plérôme, etc.

Mgr LAGIER, dans son ouvrage sur "L'Orient chrétien" donne 7 propositions en lesquelles peut se résumer tout l'enseignement de nos hérétiques. Nous verrons qu'à partir de ces affirmations étranges, on peut tirer toutes les grandes erreurs du monde moderne.

1° "Le Dieu dont nous parle l'Ancien Testament est peut-être une divinité inférieure, ce n'est pas le vrai Dieu. Bien au-dessus de Lui se tient l'Etre suprême, unique *principe de tout ce qui est*".

Les Gnostiques ont pratiqué un antibiblisme systématique. Ils ont retourné à l'envers toutes les affirmations de la Genèse. Leur cosmologie est une machine de guerre dressée contre Iahvé, le Dieu créateur. Le monde en son essence est divin. L'être suprême est un Abîme originel d'où sont sorties toutes les puissances spirituelles. C'est déjà une première forme de Panthéisme. Iahvé Sabaoth, le Dieu créateur de la Genèse, est une émanation de l'être suprême ; il s'est révolté contre lui en enfermant dans une matière dégradée et mauvaise les êtres purs, spirituels émanés du Grand Abîme. Ce fut un démiurge (= architecte) maladroit. Il est la source de tous les maux. Voilà une explication de l'origine du Mal et la désignation du Grand Coupable, le Dieu qu'adorent les Chrétiens.

2° "La matière, en soi, s'oppose à Dieu".

Comprenons bien que cette matière n'est pas une émanation de l'être suprême, mais une création du Démiurge, oeuvre maladroite qui va s'opposer à la perfection de la puissance divine, entraver son expansion. Il y eut donc dans cet acte créateur une erreur, une dégradation des êtres spirituels, une "chute originelle", non point celle du péché d'Adam, mais celle du Péché de Yahvé.

3° "Dieu *se déploie et se révèle* graduellement par des puissances célestes, par des êtres divins en leur origine".

C'est la *doctrine de l'émanation* (emanere = se répandre hors de soi). Le monde est une divinité qui se répand hors d'elle-même, par une extension de son être ; le monde est un Dieu-Etre suprême en perpétuelle croissance. De l'abîme originel, ce Dieu engendre une multitude d'êtres qui ne sont que des parcelles de lui-même. Le monde est en perpétuel devenir. Il est divin par nature, puisqu'engendré et non créé. Hélas ! Yahvé a formé la matière, il a dégradé ce monde, il en a ainsi entravé l'expansion, *l'évolution vers cette plénitude divine* que les Gnostiques appellent le "Plérôme".

De plus, Dieu *se révèle* à l'intérieur du monde par ses envoyés, êtres divins, engendrés par lui, qui, à intervalles réguliers, vont rappeler aux hommes déchus et prisonniers de la matière qu'ils sont eux aussi divins. Il faut donc une révélation continue : *on voit apparaître là les premiers linéaments de la Légende des Grands Initiés.* La Gnose est bien une "révélation" d'une réalité cachée.

4° "La matière est mêlée *d'étincelles divines* (2) ; ces étincelles sortent de leur prison matérielle grâce au Christ qui agit dans les rites sacrés de la magie".

L'âme humaine est donc divine (étincelle ou éclat d'un Dieu qui s'étend à tous les êtres). Le corps est une gangue terreuse, une prison dont il faut se débarrasser pour faire apparaître cette divinité qui réside en nous. Le Christ est le plus grand des Initiés envoyés d'en-haut. Il va apprendre aux hommes qu'ils sont divins. "Regardez à l'intérieur de vous-mêmes et vous y verrez votre propre divinité", telle est la formule répétée dans l'évangile de Thomas. Pour cela, il faut vous débarrasser de cette prison matérielle qui vous cache votre vraie nature. Réveillez-vous ! Comprenez enfin ! Connaissez donc votre caractère divin ! Il n'est nul besoin de conquérir à la force de votre ascèse une ressemblance avec Dieu. Vous êtes déjà divin, mais vous ne le savez pas. Cette connaissance vous délivrera. *"Le Salut par la Gnose"* (= connaissance).

On retrouve ici presque les *formules modernistes de l'immanence vitale* : Dieu demeure dans l'homme (manere in = séjourner dans), l'homme n'a qu'à retourner son regard à l'intérieur de lui-même pour l'y trouver.

---

(2) Rappelons la formule du Christ : "Soulève la pierre, j'y suis, fends le bois, j'y suis également". (Evangile de Thomas). Voilà qui fait penser à telle formule de cantique moderne : "Il est en chaque pierre... au centre de la terre, au fond des océans, il fait germer les graines, dirige les ruisseaux... etc." De même des formules modernes de cantiques intitulés : "Réveille-toi, ô toi qui dors", ont une saveur particulièrement gnostique. Ce sont les expressions habituelles des manuels de la secte.

5° "L'action du Christ fut *réelle,* mais son humanité charnelle n'a jamais été qu'*apparence trompeuse* : la passion et la résurrection ne sont que des symboles sans réalité".

Evidemment, un envoyé divin ne peut pas avoir subi la dégradation d'un corps matériel. Il lui a bien fallu prendre forme matérielle pour se faire connaître et pouvoir agir efficacement auprès d'hommes eux aussi prisonniers de leur corps physique. Mais le Christ n'avait pas à racheter par une passion les péchés des hommes, puisque ceux-ci n'existent pas. Il n'y a qu'un seul péché, le "péché du monde", le péché de ce Iahvé qui a détérioré par sa création l'expansion de la divinité. Le Christ n'est pas venu délivrer les hommes de leurs fautes : Il ne leur a pas enseigné une "voie", un chemin à parcourir pour atteindre une perfection possible à venir. Il leur "a révélé", c'est-à-dire "dévoilé" ce qu'ils ne savaient pas, qu'ils étaient Dieu, déjà, depuis toujours. L'homme est victime de la Création de Yahvé, il n'en est pas coupable.

6° "Le divin qui est enchaîné dans la matière, c'est-à-dire l'âme humaine, *n'est pas responsable* de la chair qui l'opprime. L'esprit reste pur : il *n'est point solidaire* des passions, dans les fautes commises."

Voilà enfin où il fallait en venir ! Le Gnostique refuse aux hommes la responsabilité de leurs actes. Puisque *la matière est mauvaise*, notre corps de chair ne peut produire que des actes mauvais. Mais ce corps est notre prison. Notre âme "étincelle divine" ne peut pas avoir le moindre rapport avec quelque mal que ce soit. Comment expliquer tout cela ? En décomposant l'homme en trois parties : un corps matériel, le "soma", une animation proprement physiologique, la "psyché" et une âme spirituelle d'essence divine, le "pneuma". Cette structure ternaire de l'homme est une géniale invention : le siège des passions, la "psyché" est une puissance mauvaise liée à la matière qu'elle soutient dans l'existence ; il faut s'en débarrasser au plus tôt. Le "pneuma" lui reste impassible, spectateur indifférent des vaines agitations du corps.

Cette division ternaire de l'homme se retrouve dans l'occultisme moderne qui utilise un autre vocabulaire pour désigner les mêmes réalités : ils conçoivent un monde spirituel, un monde astral, un monde matériel. L'homme est composé d'un corps, d'un double et d'une âme ! vieux procédé pour ôter à l'homme sa véritable responsabilité et lui refuser la maîtrise de ses actes.

On retrouve dans cet exposé tout le protestantisme. Luther n'a-t-il pas affirmé que l'homme était incapable d'un acte bon, que les oeuvres sont inutiles et que l'on n'est sauvé que par la foi seule.

On retrouve encore là les premiers linéaments de la *psychanalyse moderne* dont la fonction essentielle est de rechercher le siège du subconscient dans la "psyché", motrice des passions, et de "libérer" l'homme en lui dévoilant qu'il n'est pas coupable, mais toujours victime innocente de pulsions instinctives auxquelles il doit laisser libre cours puisqu'elles n'altèrent pas sa nature : libération sexuelle, etc.

7° "Les lois *écrites* et les lois *naturelles* ont été *conçues* par des dieux inférieurs et ne sont pas toujours homologuées par le vrai Dieu, dont l'*essence* dépasse *toute pensée* et dont la nature est *indicible*."

Les Gnostiques sont par définition antinomistes, c'est-à-dire qu'ils refusent toute loi. Un être d'essence divine n'a pas besoin de loi, celle-ci étant un moyen pour atteindre une fin. Or, l'être divin est à lui-même sa propre fin. De plus, une loi est reçue d'une autorité qui vous y soumet. Un être divin est totalement maître de lui et n'a nul besoin de soumission. Cette loi naturelle dont parlent les Gnostiques est une construction arbitraire d'un esprit malveillant voulant soumettre les autres êtres à ses caprices, c'est une sujétion indigne d'une "étincelle divine". Yahvé a voulu enfermer notre nature divine dans un corps matériel et nous imposer ses caprices. Voilà un grand sujet d'indignation pour nos sectaires. Le vrai Dieu, c'est la plénitude de la Divinité, le "Plérôme" : son essence est de contenir tous les êtres, de les englober dans un immense "Tout". On ne peut le définir, puisqu'il transcende toutes les limites : il est le "Grand Tout", "l'Abîme innommé", le salut pour l'âme divine est de se perdre en lui.

On trouve dans cette dernière proposition la révolte de celui qui a prononcé le "non serviam" et qui a dit à Adam et Eve : "Eritis sicut Dei", si vous mangez de l'Arbre de la Connaissance (= Gnose).

8° Le culte du serpent.

Il existait parmi les sectes gnostiques celle des Ophites ou Naasènes (ophis en grec et naas en hébreu signifient serpent) : ce sont les Grands Gnostiques, ceux qui ont pénétré le plus avant dans le Mystère des Révélations : "Nous vénérons le serpent, disent-ils, parce que Dieu l'a fait cause de la Gnose pour l'humanité : il apprit à l'homme et à la femme la complète connaissance des mystères d'en haut". Ils s'assemblent autour d'une table, ils disposent les pains, puis ils appellent avec des incantations, le serpent qui vient se lover parmi les offrandes. Alors, seulement, ils se partagent les pains... C'est là, prétendent-ils, le sacrifice parfait, la Véritable Eucharistie..."

Ainsi, le cercle est fermé. Toutes ces élaborations prétendument savantes sont destinées en réalité à détourner les Chrétiens de l'adoration du vrai Dieu et à les porter vers l'adoration du Serpent, suprême but de la Secte : cette célébration satanique ressemble, à s'y méprendre à la cène rosicrucienne pratiquée le vendredi saint dans les rituels maçonniques du 18e degré. (3)

---

(3) Se reporter à l'article du même auteur, paru dans le Bulletin n° 2, p. 23.

LES RESURGENCES DE LA GNOSE

Le plus grand Gnostique du monde moderne, c'est Hegel, lr maître du Marxisme.

Ecoutons ces formules : elles sont copiées, presque mot à mot, sur les premiers gnostiques !

1° "L'essence divine est la même chose que la nature dans toute son ampleur" (voilà le plérôme du Panthéisme).

2° "Dieu, à l'origine, n'était rien qu'une solitude sans vie" (voilà l'Abîme originel).

3° "On ne peut concevoir qu'il y ait chute à partir de l'essence divine ; la vérité est simplement que cette essence divine s'aliène elle-même a principio". Le monde divin s'est scindé, a engendré le monde à partir du "néant superessentiel" ou de "l'ombre incréée antérieure". Cet acte est un "péché originel cosmique" et un "sacrifice divin" : Dieu s'est divisé d'avec lui-même.

4° L'homme seul est esprit... Il est un moment de Dieu... le moment crucial...

5° Ce monde engendré de la Divinité est un "accouchement douloureux", une "maladie", une "épreuve" de Dieu. Il n'y a pas de péché originel de l'homme. "Le mal est en Dieu".

6° La dialectique hégélienne, c'est "l'histoire vue sous l'angle du serpent". La révolte d'Adam est le début d'une "légitime récupération" de son essence divine... la reconquête de sa divinité originelle.

---oOo---

On assiste, surtout depuis le XVIIIe siècle, à une rentrée en force des thèmes gnostiques dans la pensée occidentale. Cette tendance se retrouve avant la Révolution dans la floraison des hauts grades maçonniques, au milieu du XIXe siècle dans le panthéisme des poètes romantiques, à la fin du XIXe, dans l'invasion des pensées orientales en Europe, dans la théosophie, par exemple, au XXe siècle dans le pseudo-Traditionalisme de René Güénon et de ses disciples, aujourd'hui même dans divers mouvements comme "Nouvelle Acropole", "Grèce", et d'autres.

Autant de sujets que nous aborderons un jour ou l'autre.

E. C.

Le Père JANDEL, FUTUR MAITRE GENERAL de l'ORDRE des FRERES PRECHEURS, A-T-IL CHASSE le DIABLE d'une LOGE MACONNIQUE LYONNAISE ?

AVANT-PROPOS

Le titre de cet article aura sans doute étonné quelques lecteurs. De fait, nous avons eu, nous aussi, un certain recul devant ce texte, mais le sérieux de son auteur nous l'a fait accepter et, à la réflexion, nous sommes très heureux de le publier ici dans ce bulletin : en effet, tel quel il contribuera à maintenir un certain équilibre entre les divers aspects de la Subversion et il introduit un élément concret, vécu, dans ce qui est forcément une description abstraite d'une réalité complexe (note 1).

Pourquoi être étonné et, au fond, que craindre ?

La difficulté ne réside pas tant dans l'exactitude des circonstances que dans la nature du fait lui-même. Les circonstances sont rapportées à travers plusieurs documents que nous donnons pour ce qu'ils valent, ni plus ni moins. Par contre, le fait pose un problème a priori et même deux : d'abord, croit-on à l'existence du Diable et, ensuite, croit-on à la possibilité de sa manifestation, à une possibilité réelle, non pas théorique mais effectivement réalisée ? Une autre question annexe, mais finalement secondaire, est de savoir si le Diable gouverne parfois les hommes directement, par une intervention physique.

En ce siècle qui se prétend rationaliste, il était devenu de bon ton de rire de ces choses, à tel point qu'il n'était guère possible de répondre à ces questions par l'affirmative si l'on voulait participer à un débat intellectuel de quelque niveau ; et le clergé lui-même, qui a vite saisi la leçon, ne s'aventurait plus guère sur des terres aussi délicates.

Après l'affaire "Léo Taxil", les milieux anti-subversifs eux-mêmes devinrent d'une prudence qui confinait souvent au silence, et le tort causé par cette sinistre machination fut si important que l'on comprend aisément nos prédécesseurs d'il y a cent ans ou même cinquante ans (note 2).

---

(1) Il ne s'agit d'ailleurs nullement d'un travail exhaustif : son auteur a rassemblé des pièces valables par leurs références et jugées telles par de nombreuses personnes qualifiées, mais ce dossier reste ouvert à d'éventuelles découvertes de documents ou de témoignages.

(2) Une des conséquences fâcheuses de cette affaire fut que bien des faits dignes d'être étudiés ont été laissés dans l'ombre par peur du ridicule. On peut cependant souligner trois exceptions notables :
- Mgr Trochu, historien du Curé d'Ars, a consacré dans son livre paru en 1925 tout un chapitre sur les relations du Saint et du Démon ; or, ce livre fut la matière d'une thèse de doctorat soutenue devant un jury universitaire.
- Mgr Cristiani a réuni dans un ouvrage très connu "Présence de Satan dans le monde moderne" divers témoignages sur l'activité contemporaine du Démon dans l'Ouest de la France.
- Enfin, en 1948, la revue "Les Etudes Carmélitaines" a consacré un numéro spécial à Satan qui est devenu un classique tout récemment réédité. Remarquons toutefois que cet ouvrage, dû à une pléiade d'auteurs très différents, comprend des articles très variés et certains très peu catholiques.

De nos jours, il semble, au contraire, qu'il ne peut y avoir que profit à aborder une pareille question plus que jamais nécessaire, car cela est devenu possible. Pourquoi ?

La Révolution qui avait besoin de jouer du rationalisme pour abattre le christianisme pense que ce résultat est obtenu et elle a besoin aujourd'hui, au contraire, de laisser apparaître son vrai visage "spiritualiste" pour s'installer définitivement, pour répondre au vide laissé par la religion défunte et préparer en un mot le règne de l'Antéchrist.

De ce fait, elle s'est en quelque sorte coupé l'herbe sous le pied et ne peut plus rire quand on parle du Diable.

Il est assez comique de voir comment les historiens modernes ont traité le Moyen-Age "obscurantiste" en lutte contre la sorcellerie : ces malheureux sorciers n'étaient, paraît-il, que de pauvres bougres, victimes des conditions économiques d'après les rationalistes, de leur libido refoulée selon les freudiens.

Or, actuellement, les librairies n'ont plus assez de rayons pour supporter tous les livres traitant d'occultisme et de sorcellerie : chaque semaine nous en apporte de nouveaux et, si certains sont farfelus, beaucoup décrivent des expériences tout à fait réelles.

Ainsi, un ouvrage récent raconte l'initiation, longue et pénible, d'un universitaire américain par un sorcier indien à l'aide de plantes et de champignons hallucinogènes, et l'on y retrouve les situations et les techniques des sorciers européens médiévaux, l'auteur y faisant d'ailleurs lui-même allusion.

Ainsi en est-il également des enquêtes que l'on trouve même dans des magazines de grande diffusion et où la sorcellerie actuelle en France est traitée comme un sujet normal, important et passionnant.

La question n'est donc plus tabou et il n'est pas mauvais que nous apportions notre petite note au concert, même et surtout si elle n'est pas dans le même ton.

Reste à répondre aux questions que nous posions au départ : oui, nous croyons à l'existence du Démon, oui, nous croyons à la possibilité et à la réalité de ses manifestations. Théologiquement, cela est sûr, et trop de témoignages le confirment au fil des siècles pour qu'il soit raisonnablement possible d'en douter (note 3).

Quant à ce qui est de ses interventions en loge, il suffit de réfléchir un peu pour en admettre l'éventualité tout en en fixant les limites : pour cela l'adage selon lequel "le diable est le singe de Dieu" peut nous éclairer utilement.

Dieu agit ordinairement dans le monde par les causes secondes,

---

(3) Faut-il rappeler ici combien l'Eglise a toujours pris ce problème très au sérieux, non seulement par des paroles mais par des actes : les fonctions d'exorciste font partie du cursus des ordres ecclésiastiques, et aujourd'hui encore chaque diocèse est pourvu d'un exorciste officiel, auxiliaire spécialisé de l'évêque. Enfin, il y a moins d'un siècle, le pape Léon XIII a prescrit à la fin des messes privées la prière à Saint Michel où l'on demande à celui-ci de nous protéger contre "les esprits mauvais qui errent par le monde pour la perte des âmes".

le Démon de son côté aussi - Dieu agit ensuite en inspirant son Eglise et les âmes individuelles, le Démon en fait autant pour la Contre-Eglise et ses fidèles (c'est même là son mode d'action le plus fréquent) - Dieu agit enfin parfois en se manifestant directement à des âmes privilégiées, soit par lui-même le Christ, soit par la Sainte Vierge, ou les Anges, ou les Saints : pourquoi le Démon ne le ferait-il pas aussi à sa façon ?

Tous ceux qui ont étudié quelque peu la Franc-Maçonnerie savent qu'il y règne des "spiritualités" diverses et, par exemple, la distinction entre satanistes et lucifériens est assez connue.

Si, habituellement, les rituels initiatiques sont un canal suffisant pour faire passer l'influence du mauvais Esprit, il est très concevable que, dans certains cénacles, celui-ci prenne la peine de venir sous une forme physique, ce qui est de nature à impressionner beaucoup plus fortement certains tempéraments.

Mais, sans qu'il soit question d'établir un parallèle strict, on doit bien admettre que de telles situations ne sont pas plus fréquentes que ne le sont, de leur côté, les apparitions en milieu catholique. Dans un cas comme dans l'autre, le propre de la voie extraordinaire est de ne pas être ordinaire et son importance, certes réelle, ne doit pas obnubiler l'attention au point de faire oublier la voie normale : en pareille matière, ce risque ne doit pas être négligé, ce serait peut-être la suprême habileté diabolique !

Vous voilà prévenus. Maintenant signez-vous, et bonne lecture !

S. A. B.

Dans le climat actuel de rationalisme et de modernisme, cette question peut faire sourire certains, d'autres s'esclafferont. Et, cependant, si l'on veut bien étudier objectivement les faits, on conviendra qu'elle devait être posée, quelle que soit la réponse que chacun lui donnera, en connaissance de cause.

La Semaine religieuse de GRENOBLE, du 10 juin 1880, publiait un récit extraordinaire qu'elle faisait précéder d'un mot d'introduction.

"L'étrange récit que nous reproduisons est authentique, car avant de le publier nous avons voulu en connaître et en posséder toutes les preuves. Le Père JANDEL lui-même l'a raconté à plusieurs témoins dont les dépositions sont entre nos mains."

Qui étaient ces témoins ? Probablement ceux que nous citerons plus loin d'une autre source. La Semaine religieuse n'en parle pas.

Ce récit, repris par de nombreux périodiques, a été inséré ou utilisé dans des recueils d'histoires édifiantes ou à but apologétique, sans aucune référence critique et avec quelques variantes de détail.

On peut se demander au préalable pourquoi l'événement s'étant produit à Lyon, ce fut à Grenoble qu'il fut officieusement accrédité. La réponse est simple : en 1880, l'évêque de Grenoble était Mgr FAVA, précédemment évêque de La Martinique. C'était un chevalier du Moyen-Age à la foi ardente, un homme d'action dont les réalisations sont impressionnantes, un vaillant lutteur contre les gouvernements persécuteurs et la Franc-Maçonnerie.

Il fonda dans ce but la revue La Franc-Maçonnerie démasquée en 1884, l'inspira et la dirigea pendant neuf ans. C'est à la suite d'une démarche faite à Rome par Mgr FAVA que Léon XIII publia son encyclique *HUMANUS GENUS* contre les sociétés secrètes (20 avril 1884). Dans le feu de la lutte, le vaillant évêque n'eut peut-être pas toujours le temps de contrôler rigoureusement les informations qui lui parvenaient. Il se laissa

prendre au début par l'imposture de Léo Taxil. Il fut loin d'être le seul !

Mgr FAVA fut certainement heureux d'accueillir le récit dont nous parlons. Il apportait de l'eau à son moulin.

A Lyon, c'était tout le contraire. Le cardinal de BONALD (mort en 1870) a laissé le souvenir d'un homme réservé, plutôt timide, d'une prudence et d'une circonspection extrêmes, peu enclin à troubler l'opinion par la publication de faits même authentiques susceptibles de créer des remous à double courant, non seulement chez les fidèles toujours avides de merveilleux, mais aussi parmi les adversaires de l'Eglise, virulents et vindicatifs. Sait-on, par parenthèse, qu'à cette époque Lyon comptait 12 loges maçonniques, que les banquets gras du Vendredi-Saint commençaient à être à l'honneur et que la presse hostile à l'Eglise se développait largement ? Vers la fin du Second Empire, il y eut même un journal qui s'intitulait l'Excommunié.

Voici le texte publié par la Semaine religieuse de Grenoble :

"Le P. JANDEL, prêchant à Lyon, fut un jour pressé par un mouvement intérieur d'enseigner aux fidèles la vertu du signe de la Croix ; il ne résista point à cette inspiration et prêcha. Au sortir de la cathédrale, il fut rejoint par un homme qui lui dit :

- Monsieur, croyez-vous à ce que vous venez d'enseigner ?

- Si je ne le croyais pas, je ne l'enseignerais pas, répondit-il, la vertu du signe de la Croix est reconnue par l'Eglise, je la tiens pour CERTAINE.

- Vraiment, reprend l'interlocuteur étonné, vous croyez... Eh bien, moi, je suis franc-maçon et je ne crois pas ; mais, parce que je suis profondément surpris de ce que vous avez enseigné, je viens vous proposer de mettre à l'épreuve le signe de la Croix. Tous les soirs, nous nous réunissons dans telle rue, à tel numéro, le démon vient lui-même présider la séance. Venez ce soir avec moi, nous nous tiendrons à la porte de la salle ; vous ferez le signe de la Croix sur l'assemblée et je verrai si ce que vous avez dit est vrai.

- J'ai foi à la vertu du signe de la Croix, ajoute le P. JANDEL, mais je ne puis, sans y avoir mûrement pensé, accepter votre proposition. Donnez-moi trois jours pour réfléchir.

- Quand vous voudrez éprouver votre foi, je suis à vos ordres, reprend encore le franc-maçon, et il donne son adresse au dominicain.

Le P. JANDEL se rendit aussitôt auprès de Mgr de BONALD et lui demanda s'il pouvait accepter le défi, au nom de la Croix. L'Archevêque réunit quelques théologiens et discuta longuement avec eux le pour et le contre de cette démarche. Enfin, tous finirent par être d'avis que le P. JANDEL devait accepter.

- Allez, mon fils, lui dit Mgr de BONALD en le bénissant et que Dieu soit avec vous.

Quarante-huit heures restaient au P. JANDEL : il les passa à prier, à se mortifier, à se recommander aux prières de ses amis et, vers le soir du jour désigné, il alla frapper à la porte du franc-maçon. Celui-ci l'attendait. Rien ne pouvait révéler le religieux ; il était vêtu d'un habit laïque ; seulement il avait caché sous cet habit une grande croix.

Ils partent et arrivent bientôt dans une grande salle meublée avec beaucoup de luxe et s'arrêtent à la porte... Peu à peu, la salle se remplit ; tous les sièges allaient être occupés, lorsque le démon apparaît sous la forme humaine. Aussitôt, tirant de sa poitrine le crucifix qu'il tenait caché, le P. JANDEL l'élève à deux mains en formant sur l'assistance le signe de la Croix. Un coup de foudre

n'aurait pas eu un résultat plus inattendu, plus subit, plus éclatant. Les bougies s'éteignent, les sièges se renversent les uns sur les autres, tous les assistants s'enfuient. Le franc-maçon entraîne le P. JANDEL et, quand ils se trouvent loin, sans pouvoir se rendre compte de la manière dont ils ont échappé aux ténèbres et à la confusion, l'adepte de Satan se précipite aux genoux du prêtre :

- Je crois, lui dit-il, je crois : priez pour moi, convertissez-moi, entendez-moi."

o

o o

Il manque à ce texte trois précisions :

1° <u>La date de l'événement</u> -

Le Père JANDEL ayant prêché à la Primatiale de Lyon la station d'Avent 1846, c'est à peu près sûrement pendant cette station que se produisit l'événement.

2° <u>Le lieu où il se serait produit</u> -

"Nous nous réunissons dans telle rue, tel numéro..." Nous aimerions connaître cette rue et ce numéro pour identifier la loge maçonnique, s'il s'agit bien d'une loge et non d'un appartement privé. Une tradition orale, malheureusement incontrôlée, veut que ce soit montée du Gourguillon, dans l'immeuble qui abrita ensuite la Chambre des Notaires du Rhône, puis divers groupes scouts.

3° <u>Le Conseil réuni à l'Archevêché</u>, composé de vicaires généraux et de théologiens, au cours duquel fut discuté s'il fallait autoriser le Père JANDEL à accepter le défi, n'a laissé aucune trace. Nous savons seulement que le Père GAUTRELET, Jésuite, y assistait. "Toutefois, m'a précisé l'abbé PETIT, aujourd'hui décédé, qui était il y a une quinzaine d'années archiviste de l'Archevêché et qui a procédé à des recherches très poussées, je dois vous dire que le silence des documents officiels sur l'affaire JANDEL ne me surprend nullement. Le Cardinal de BONALD a toujours été d'une prudence et d'une circonspection extrêmes et il n'a certainement pas laissé de procès-verbal d'une réunion de ce genre. Il a pu laisser faire le Père JANDEL, à ses risques et périls ; il ne lui a certainement pas donné une autorisation positive et formelle de se rendre à la cérémonie maçonnique qui aurait pu le compromettre dans l'opinion".

o

o o

En 1890, paraît à Paris, chez l'éditeur Poussielgue, la *Vie du Révérendissime Père Alexandre-Vincent JANDEL, soixante-treizième Maître Général des Frères Prêcheurs,* par le P. F. HYacinthe-Marie CORMIER du même ordre. C'est un épais in-octavo de 579 pages, avec "Nihil obstat" des P. P. BION et RAYNAL et "Imprimatur" pour la troisième édition (1896), du P. GALLAIS, provincial. Cette troisième édition "revue et augmentée" est précédée d'un Bref de SS. Léon XIII où le Souverain Pontife loue *"l'homme sans contredit éminent, d'une prudence et d'une piété remarquables qui a gouverné si longtemps la famille dominicaine et en a si bien mérité".* Le caractère sérieux du P. JANDEL était ainsi consacré.

Nous utiliserons la troisième édition, la plus complète. A la page 133, le volume reproduit mot pour mot le récit paru en 1860 dans la Semaine religieuse de Grenoble. On peut croire que le Père CORMIER n'a pas affirmé le fait à la légère quand on sait, d'une part, le peu de goût que les disciples de St Thomas d'Aquin éprouvent à l'égard des diableries et des fantasmagories de toute nature et, d'autre part, les qualités

de jugement et de pondération qui ont fait de ce religieux l'Assistant Général de son Ordre.

Une note complémentaire donne les noms des témoins, probablement ceux dont il était question au début.

Ce sont :

. M. Sauvé, propriétaire et longtemps Directeur de l'Hôtel de la Minerve à Rome ;

. le P. Lescuyer, Vicaire général du Tiers-Ordre enseignant ;

. le P. Eymard, fondateur des Pères du Saint-Sacrement, aujourd'hui béatifié ;

. le Père Dalongo, Jésuite, et le Frère Floride, Procureur général des Frères des Ecoles chrétiennes, ont entendu le récit de la bouche même du Père JANDEL ;

. le Père Gautrelet participa, lui, à la réunion de l'Archevêché.

Certes, il y eut, parmi les Dominicains de l'époque, des incrédules. C'est ainsi que le Père Monsabré écrivait, le 16 juillet 1894, au docteur Imbert-Goubeyre qui avait fait état de l'événement :

"J'ai lu, comme vous, dans plusieurs journaux et Semaines religieuses, le récit de l'Apparition du Diable mis à la porte d'une loge maçonnique par le P. JANDEL. On n'y croit pas chez nous. Ne doutez plus, mais tenez pour certain qu'il ne faut faire aucun cas de cette fable".

Le journal "La Vérité" du 12 novembre 1894 opinait dans le même sens.

Pour comprendre ces vives réactions, il faut ne pas perdre de vue qu'en 1894, un imposteur, non encore démasqué, Léo Taxil, jetait à pleines brassées sur le marché, à l'usage des bonnes âmes crédules, d'ahurissantes galéjades, des histoires fantasmagoriques où Satan et ses cohortes démoniaques assumaient un rôle primordial dans le jeu de la Franc-Maçonnerie. Par réaction, tous les esprits sensés, doués d'un minimum de sens critique, rejetaient ce surnaturel de Grand-Guignol et englobaient dans le même mépris les élucubrations de Taxil et les faits sérieux dignes d'être discutés.

Aujourd'hui, l'opinion des Dominicains est plus nuancée. Aucun historien de l'Ordre ne s'est fait une opinion originale sur les démêlés du P. JANDEL avec le Diable. Ils savent que le Père JANDEL était un religieux sérieux et prudent et qu'il a lui-même raconté son aventure. Donc, la discussion reste possible, l'essentiel portant sur la valeur des témoignages. C'est également notre point de vue.

°
° °

J'ai gardé pour la fin un témoignage capital qui ne peut être contesté. Il a paru, sous forme de lettre à l'Univers insérée par le journal, le 29 juillet suivant.

Saint Dié, le 29 juillet 1895

....

"Je tiens à vous apporter, en cette occasion, mon témoignage personnel.

"Etant vicaire à Plombières, de 1864 à 1868, j'ai connu beaucoup le P. JANDEL, si humble, si vénérable, si vénéré de tous, et qui était notre commensal. A cette époque, les journaux firent grand bruit du fait dont il est question. Naturellement, mon vénérable curé, M. Rolland, de si sainte mémoire, lui en parla et le supplia de nous faire le récit de cette

aventure.

"Le bon P. JANDEL, après beaucoup d'hésitations inspirées par l'humilité, nous raconta ce qui suit : invité par un de ses amis de Lyon à assister à un important Convent de Francs-Maçons, il accepte et prend des habits laïques et, conduit par cet ami, entre dans la salle de réunions. Les Francs-Maçons arrivent et se rangent à leurs places ; on attend l'entrée du président, au milieu d'un silence absolu et terrifiant. Tout à coup, la porte s'ouvre, le Grand-Maître fait son apparition et s'avance vers son siège. En le voyant, le P. JANDEL est glacé d'épouvante, tant cet être lui paraît inconcevable et effrayant ; il fait un grand signe de Croix et, tout à coup, on eût dit que tout s'effondrait ; l'horrible personnage s'évanouit, les lumières s'éteignent et tous les Maçons, pleins de terreur, se précipitent, dans un affreux délire, hors du temple.

"Oui, le R. P. JANDEL nous a raconté cette scène ; j'étais là, j'ai entendu son récit et j'affirme avec la plus entière certitude ce que j'avance et ne permets à personne de contester mon affirmation. Alors, il faudrait mettre en doute la véracité du P. JANDEL et le traiter de menteur. Or, je ne le crois permis à qui que ce soit.

"Que les détails donnés par le R. P. Cormier sur la mise en scène -le Franc-Maçon qui veut éprouver la vertu du signe de la Croix, la consultation de l'Archevêque de Lyon, la grande Croix cachée sous l'habit laïque du P. JANDEL, la conversion du Maçon etc.- soient vrais, cela se peut, mais je n'en réponds pas. Ce que je certifie de la manière la plus absolue, c'est le fait brut, tel que je viens de le raconter et tel qu'il nous a été raconté brièvement par le R. P. JANDEL. Et je conclus avec le docteur Imbert : "Oui, le célèbre Dominicain a réellement chassé le diable de la loge maçonnique de Lyon par un signe de Croix".

Signé : M. de BAZELAIRE,
Secrétaire général de l'Evêché
de Saint Dié.

Notre dossier se referme sur cette lettre. Depuis cette date, à notre connaissance, il ne peut être fait état d'aucun témoignage nouveau pour ou contre. Aucune étude critique n'a paru, de portée décisive. Les esprits non prévenus continueront à s'interroger et à discuter. Mais nul ne peut plus tourner le fait en dérision et un certain nombre dont l'auteur de ces lignes garderont l'intime conviction de la véracité du Père JANDEL et de la valeur du témoignage de l'Abbé de Bazelaire.

F. M. d'A.

L'ITINERAIRE AUGUSTINIEN
et ses CONSEQUENCES INTELLECTUELLES

La visite d'un ami est à l'origine de ces quelques pages. Indépendamment de la vieille amitié qui nous unit dans la foi surnaturelle, elle avait pour objet un certain reproche, celui de laisser peser, dans notre article qui inaugurait la "RUBRIQUE PHILOSOPHIQUE"(1), une sorte de responsabilité de l'augustinisme dans l'avènement du luthéranisme et du cartésianisme. Nous débrouillerons cela plus tard. Mon ami est augustinien de coeur et d'esprit. Je le suis de coeur, je le suis moins d'esprit. Voilà ce qui engraine nos "disputationes".

J'aime en St Thomas d'Aquin cet équilibre, ce dosage exact du mystique et du positif, du métaphysique et du concret, du spirituel et du matériel, dans tous les sens divers de ces mots, et qui procèdent d'un être pétri de chair et d'esprit qui ne se veut ni ange déchu, ni bête arrivée, mais homme.

J'en aime cette position inexpugnable, précise jusque dans le dernier détail, qu'il réalise entre des tendances qui, lorsqu'elles n'ont pas compris notre unité de nature, notre unité de substance, semblent bien se partager les esprits : un empirisme aussi froid qu'un cadavre voué à la dissection, aboutissant à un naturalisme matérialiste, d'une part, et, de l'autre, un idéalisme à double tendance aberrante, rationaliste et mystique.

J'en aime enfin cette puissance à donner vie à ce rêve éternel de l'Eglise où le discours universel de Dieu aurait deux prophètes : l'intelligence humaine, fille de Dieu, et le Verbe, fils de Dieu et son image égale, collaborant pour une révélation à la fois naturelle et surnaturelle du savoir.

Mon vieil ami, tout en étant sensible à cet équilibre, à cette position, à cette puissance de la démarche thomiste, en est, en quelque manière, effrayé. Pour lui, on y part de trop bas : la matière. De si bas, on s'essouffle à remonter jusqu'à Dieu, alors que c'est à l'homme, mieux à son âme, à son âme seule, qu'il est demandé de réaliser cette ascension vers son divin créateur. C'est ainsi que mon ami a une tendresse particulière pour Augustin.

Augustin est moins un philosophe qu'une âme à la trace de Dieu. Augustin pense, bien sûr, et pense intensément, mais il n'y a, en lui, rien de systématique : il consigne sa pensée dans l'ordre où elle éclot, bien plutôt que dans un ordre didactique. Au point que s'il est une métaphysique, chez Augustin, c'est celle de sa propre conversion.

---

(1) cf. Bulletin n° 1, l'article "Aux racines philosophiques de la crise contemporaine".

C'est ce mouvement de pensée qu'aime mon ami, où la recherche philosophique se confond avec la poursuite de la vie heureuse de l'âme : la béatitude. Ce qu'aime mon ami, en Augustin, est peut-être surtout de retrouver cette volonté de se suffire et cette impuissance à se passer de Dieu, cette ambition et cet échec, cet orgueil et cette misère de chacun de nous, que confesse sa doctrine.

Celle-ci ne nous décrit pas un combat de Titans, mais le combat d'un homme, d'un jeune homme, infatué de lui-même, qui, emporté par ses désordres précoces du coeur et de la raison, cherche son étoile polaire : il sait qu'elle existe, sinon il ne la chercherait pas ; et il sait que c'est Dieu -ce Dieu dont lui avait parlé sa mère, alors qu'il était enfant. Augustin n'est pas un sceptique. Augustin ne <u>comprend pas</u> ; car il y a en lui un matérialisme radical qui sustente sa raison. Augustin n'est pas sensible au spirituel !

En fait, qu'est-il, si ce n'est un jeune homme au verbe facile et charmeur ; mais au delà du maniement du verbe, il ne sait rien. A seize ans, il a quitté Tagaste, sa ville natale, pour Carthage : il y a appris la rhétorique ; à présent, le jour, il l'y enseigne ; la nuit...

A vingt ans, il lit Cicéron. Il apprend qu'il y a une sagesse immortelle, bien suprême de tout homme raisonnable. Avec la même fureur qui l'emporte dans ses désordres, il veut atteindre, acquérir, posséder cette sagesse. Il brise avec tout, méprise les vaines espérances du monde et retrouve jusqu'aux prières que lui avait apprises sa mère.

Il veut connaître ce Christ dont elle lui parle , cette Eglise où elle prie. Cette Eglise le déçoit : on y propose la foi comme condition de l'intelligence. Il veut lire l'Ecriture. Est-ce là ce Dieu de sa mère que cet homme semblable à nous qui se promène dans le jardin de l'Eden et converse avec Adam, comme le ferait un vieillard avec son petit-fils ? Augustin est déçu.

Il préfère revenir à ses désordres et s'initier à cet idéal de sagesse, tel qu'il est chanté par les Epictète, les Sénèque, les Dion-Chrysostome, les Marc-Aurèle, tel qu'il trotte dans les cervelles de cette intelligentsia cosmopolite de son époque, qui veut se mettre à l'heure romaine. Là, on est dans le concret. On y parle d'un dynamisme de forme matérialiste. Tout est matière ; tout est corps - tout est "cosmique". La matière a une Raison ; l'univers a une âme, affublée des attributs divins.

Telle est la philosophie générale des Stoïciens - si proche de la philosophie générale du primitif, même si elle emprunte un vocabulaire plus savant. On y appelle <u>esprit</u> le dynamisme rationnel manifesté dans toutes choses, particulièrement dans l'homme, et l'on y appelle Dieu cet "esprit". Cet "esprit", ce "Dieu", est entendu d'une substance matérielle plus subtile que celle des corps : elle n'a pas d'existence subjective, mais on la devine partout et elle joue partout le rôle de Providence, autrement dit de Nature, au sens poétique et anthropomorphique de ce mot. Ce qui le déçoit, c'est que l'on n'y parle pas du Dieu des Chrétiens.

C'est alors qu'il rencontre les Manichéens. Ils se disent chrétiens et invoquent le témoignage de l'Ecriture. Ils professent une doctrine dualiste et, en son fond, un matérialisme radical. Deux principes cosmiques se partagent le tout du réel : l'un, le Père de la Lumière et de la Grandeur, le Dieu bon, dont le Jésus-Christ des Evangiles n'est que l'émanation apparente ; l'autre, le Prince des Ténèbres, Satan, dont Eve, la tentatrice et la matrice universelle de l'humanité, est l'alliée. Entre ces deux puissances, une guerre acharnée qui éclata du jour où le Chaos originel engendra notre monde, ce monde qui s'ouvrit à la lumière et rêve d'accéder à la pureté de la Lumière.

Pour interdire cette prolifération du monde matériel, le Père de la Lumière, le Dieu bon, engendra l'homme, pur enfant de lumière, pure substance lumineuse ; mais celui-ci fut vaincu par les forces ténébreuses, revêtu de matière et, de ce jour, demeure assujetti à la propagation matérielle. Par cette propagation, par cette génération sexuelle se perpétue la transmission du Mal, s'engendre cette humanité engluée de matière, principe de tout péché, et cette impuissance à s'en affranchir pour recouvrer son origine lumineuse, divine.

Tel est le vrai Savoir, constitutif du Salut. La diffusion de ce Savoir est l'oeuvre de la Rédemption, commencée par tous les "envoyés" de la Lumière, dont Jésus-Christ n'est que le plus grand, et qui ne prendra toute son extension salvatrice qu'avec l'avènement du Paraclet.

Cette épopée cosmique enflamme l'imagination d'Augustin, lui qui, déjà, ne se plaisait qu'aux fictions de poètes, à l'embrasement de Troie ou à la mort de Didon. Il est séduit par cette doctrine dont le principe et la fin est le Salut, procédant de la Connaissance, s'opérant par elle et en elle, à l'aide de la seule raison -expression du Christianisme parfait, audible à la seule élite, inaccessible au peuple, seulement capable de diviniser tout ce qu'il ne comprend pas- de diviniser le Jésus-Christ des Ecritures.

Il lui plaît d'entendre que l'homme, comme le monde, est le jouet d'une lutte éternelle entre deux forces cosmiques infinies. Il lui plaît de se laisser convaincre que ce n'est pas nous qui péchons, mais quelque nature étrangère qui pèche en nous. Qui ne trouverait là excuse à ses propres désordres, à ses propres impuissances à les vaincre ? Pendant douze ans, Augustin fait partie de la secte.

En 384, il part de Carthage et se rend à Rome, afin d'y briller : il a trente ans. Symmaque, gouverneur de Rome, l'envoie à Milan, alors capitale administrative de l'Empire. Curieux, il va écouter Saint Ambroise, dont la célébrité a traversé les mers. Il l'écoute en rhéteur, pour juger de son éloquence... Cependant les sermons de l'Evêque de Milan ont une richesse, une tonalité qui le troublent.

Il doute de l'interprétation gnostique et manichéenne de la foi chrétienne ; mais il est incapable d'aller au delà : la spiritualité même du catholicisme lui échappe.

Qu'est-ce que ce Dieu, dont parle Saint Ambroise, dont notre âme est, par sa nature spirituelle, à l'image, de ce Dieu, c'est-à-dire de ce Très-Haut et Très proche, Très mystérieux et Très présent, qui est partout sans être nulle part, puisqu'il n'a rien de commun avec la forme corporelle ? Qu'est-ce que ce Dieu ? Qu'est-ce que cette âme ? Augustin ressent tragiquement son impuissance à dépasser l'horizon glauque de ses paupières.

Cependant, c'est à cet instant qu'il perçoit combien toute philosophie, comme la sagesse -cette sagesse à laquelle il aspire- se ramène à ces deux questions, et qu'elles sont indissolublement liées. Plotin le lui révélera en toute rigueur. Il s'en souviendra lorsqu'il écrira plus tard : "Je désire connaître deux choses : Dieu et l'âme. Rien de plus. Non, absolument rien de plus !" Il connaît Saint Ambroise ; il est ému de l'amitié que ce grand prélat lui porte ; mais il est impuissant à se dégager de ce matérialisme qui lui clôt les paupières.

Cette impuissance, c'est la lecture de Plotin qui l'entamera. Plotin lui apprend à distinguer la matière de l'esprit, l'âme du corps. Ni l'âme, ni Dieu ne sont des substances corporelles, seraient-elles infiniment subtiles, ni même "incorporelles", comme l'imaginent les gnostiques. Ils sont immatériels, intemporels. Ils sont de la nature de l'esprit, de la pensée, cette lumière de l'esprit, non pas cette "lumière sensible" qui n'est qu'un reflux de nos sens jusqu'en notre âme, mais cette "lumière intelligible" qui est le flux de notre âme, de notre esprit, qui est pensée pure.

C'est Plotin qui lui apprend -et *ce sera la marque indélébile de tout augustinisme d'hier et d'aujourd'hui- que l'âme, et l'âme seule, c'est l'homme,* et que l'âme, par son origine et sa nature, est divine, parce que spirituelle. C'est lui encore qui lui apprend que c'est parce que l'âme se laisse éblouir par le reflux en elle des images sensibles, qu'elle l'oublie et se rend impuissante à se donner à la "lumière intelligible", à la saisir en elle-même et à la remonter jusqu'en sa source, Dieu.

C'est lui encore qui lui apprend que c'est par un acte de volonté de l'âme que l'âme peut réaliser ce "retournement sur elle-même" qui la restitue à sa nature, à sa finalité : boire à la "lumière" qui l'habite, et dont elle participe -pour ne pas dire, comme Plotin, dont elle émane. *Ici, la raison ne joue pas, mais la volonté.* Par elle, l'intelligence s'efface, et l'âme, dès lors, se donne à ce qui lui appartient par état, par nature, Dieu, essence de toute "lumière intelligible", car Intelligible en soi et par soi, essence de toute vérité, car Vérité en soi et par soi.

Union fugitive, certes, mais prémices de l'union définitive, lorsque notre âme, dégagée de sa gangue terreuse qui n'est autre que le corps qu'elle habite, sera une essence libre et incorporelle et qu'elle résidera naturellement et paisiblement là où est "l'essence des essences", là où est l'être, là où est le divin en sa plénitude, c'est-à-dire en Dieu, sa patrie. Telle est la célèbre théorie de la conversion ou du retour à Dieu, pièce capitale de la philosophie de Plotin, que les penseurs chrétiens reprendront et conduiront à sa véritable finalité.

Nous comprenons, par là, combien l'augustinisme sera marqué du sceau plotinien. Mais Plotin n'est-il pas marqué du sceau chrétien ? Cependant, lui, qui a su admirablement intégrer en Dieu le point de vue de Platon (l'Un), le point de vue d'Aristote (la Pensée de la pensée), le point de vue des Stoïciens (Dieu, âme du monde), et dont l'oeuvre est animée d'une mysticité sans tricherie qu'il emprunte aux mystiques chrétiens, n'a pas compris le christianisme : il lui manque un Dieu créateur ; il lui manque le Christ. C'est ce que ressent Augustin ; car si Plotin fut, pour Augustin, une étape nécessaire, voire fondamentale, ce ne sera qu'une étape.

Etienne Gilson le souligne fort bien (2) : *il y a, chez Augustin, un mouvement continu qui commence à la lecture de l'Hortensius, se prolonge, après la lecture de Plotin, par la découverte du sens spirituel des Ecritures et atteint l'acte de foi dans le Christ et son Eglise.*

Quel itinéraire ! Mais itinéraire que l'on ne peut comprendre si l'on oublie l'explosion dans les esprits qu'engendra la Révélation chrétienne, ce mouvement intellectuel qu'elle suscita dans la pensée païenne, laquelle chercha à la réduire à ses compréhensions philosophiques ou religieuses. Augustin fut pris dans cet étau et, dans toute son oeuvre, il en restera des traces.

Rien d'inutile en cet itinéraire qu'il emprunte après avoir lu l'Hortensius. Augustin y reconnaîtra lui-même l'oeuvre de la Providence. Chaque étape lui arracha par lambeau ce matérialisme qui recouvrait sa pensée comme une chape de plomb ; mais la trame de cet itinéraire mouvementé se dessine par la volonté d'atteindre la vérité.

C'est Plotin qui lui démontre que cette vérité qu'il cherche ne peut s'obtenir qu'après avoir restitué son âme à la nature, sa pensée à sa finalité : la vérité, non pas la vérité que les hommes imaginent ou conçoivent, mais cette vérité, nourriture propre de l'âme en tant qu'âme, qui est, par essence, une, immuable, éternelle et nécessaire, en un mot, Dieu même. C'est Saint Ambroise qui lui montre que cette vérité divine a un nom, un visage, bref qu'elle est une Personne, le Christ, fils de Dieu.

AInsi, on comprend pourquoi la philosophie d'Augustin est plus, à proprement parler, une philosophie de la vérité qu'une philosophie de l'être en tant que tel. Lui qui a cherché la vérité sera, par là même qu'il la découvre en sa source, moins préoccupé des preuves de l'existence de Dieu que de celles de la vérité divine, cause transcendante de toute vérité, les unes connotant les autres.

---

(2) Etienne Gilson in Introduction à l'étude de Saint Augustin - Librairie philosophique Vrin - 1949 (p. 299/323 : Conclusion).

Augustin, en son fond, n'a jamais cessé de croire au Christ ; mais il ne savait pas que croire au Christ réclame de croire avec le Christ, par le Christ et dans le Christ. Voilà ce qu'il comprend enfin. Et c'est alors ce cri de ralliement qui résonnera jusqu'à la fin des temps en tout homme qui découvre cette exigence : on ne comprendrait jamais rien, si l'on n'avait d'abord compris qu'il faut croire... Crede ut intelligas !

wwwwww

Milan, 387. Il a trente-trois ans. Il est dans l'Eglise : il a reçu le baptême de la main même de Saint Ambroise. Il a la foi... La foi, lumière de la raison. Mais cette foi est là encore informe, grevée d'ignorances. Ces ignorances, aussi lourdes que des refus, il lui faut encore les vaincre.

La foi n'est qu'un moyen ; la foi n'est pas une fin, sinon comment serait-elle lumière de la raison ? Il faut que la foi cherche, car si la foi ne se remplit pas de Dieu et de la vérité de Dieu, et de la charité de Dieu, qu'est-elle ? Il est de la foi de chercher ; mais c'est l'intelligence qui trouve : fides quaerit, intellectus invenit. L'intelligence -l'intelligence des choses divines, l'intelligence de la vie divine, l'intelligence de la charité divine, l'intelligence de Dieu- est la récompense de la foi : intellectus merces est fidei.

Ainsi, cette Sagesse à laquelle l'avait éveillé Cicéron et qu'il avait cherchée aux sources des vanités humaines, c'est Saint Jean qui la lui révèle en toute sa chair : "Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous". Peut-être est-ce à cet instant qu'Augustin comprend combien, sans cette Sagesse, sans cette Vérité qui s'est faite chair, l'homme ne saurait jamais non seulement ce qu'est Dieu, mais ce qu'est l'homme lui-même, l'homme en sa volonté de se suffire et son impuissance à se passer de Dieu.

Augustin devra comprendre plus encore, à savoir que cette foi qui l'anime, l'aurait-il en toute plénitude, l'ouvrirait-elle à la compréhension de tous les mystères et lui donnerait-elle toute science, s'il n'a pas la charité, il n'est rien.

Voilà ce que lui enseigne Saint Paul : la charité ! Non pas cette charité qui serait de rendre nos larmes synonymes de celles des autres, mais cette charité qui resplendit du feu de l'Amour, parce qu'embrasée de l'Esprit-Saint lui-même, cette charité qui nous fait pâture de Dieu et pâture des hommes.

Alors seulement -oui, seulement- s'emprunte la voie de l'humilité, celle-là qui débouche sur la vie heureuse, sur la béatitude sanctifiante ; car il n'est plus aucun refus à la grâce. Comment pourrions-nous nous aimer nous-mêmes mieux que Dieu ne nous aime ? L'imaginer -même au sein de la foi, comme nous l'imaginons trop souvent nous-mêmes- est le propre d'un coeur corrompu.

wwwwww

Avec mon vieil ami, nos controverses ne portent pas sur la conversion de Saint Augustin, sur cette démarche qui commence au ras du plancher et se termine en une montée, parfois vertigineuse -comme à Ostie- jusqu'à ce Dieu qui a revendiqué pour sien ce cri fulgurant qui nous pulvérise dans notre néantitude : Ego sum qui sum ! Nous partageons la même admiration pour ce géant du Christianisme que fut et demeure Saint Augustin.

Nos "disputes" relèvent de notre diagnostic de l'homme contemporain. Pour mon ami, l'homme n'a pas changé. Tel qu'il était hier, tel il est aujourd'hui, et tel il sera demain : l'homme dans sa volonté de se suffire et son impuissance à se passer de Dieu. Cela est vrai ; mais c'est un lieu commun. Il faudrait être évolutionniste pour ne pas le comprendre.

Piqué, mon ami en vient à me peindre jusqu'au dernier détail le parallélisme qu'il perçoit entre le paganisme d'hier et celui d'aujourd'hui, et à me décrire jusqu'au totémisme clérical de certains catholiques. Bref, pour lui, les hommes sont redevenus des païens. Si je lui dis que Jean-Paul II, pour en trouver quelques spécimens, a dû s'enfoncer dans les sierras du Mexique, parce que partout ailleurs l'enseignement laïque et obligatoire en a tué jusqu'à la race, il a un mouvement d'humeur comme le ferait un instituteur qui croit aux vertus civilisatrices de son enseignement.

wwwwww

Des païens... Non, aujourd'hui, il n'en est même plus ! Jour et nuit, à chaque coup de gong dans notre poitrine des millions et des millions d'hommes meurent vides de croyance, vides de Dieu.

Le païen, lui, croyait en un Etre suprême et créateur. Même si tintinnabulait en sa tête tout un héritage vingt fois millénaire de croyances magiques ou mythiques, cet héritage même, si hétéroclite soit-il, témoignait pour lui combien ce Dieu si pur, si haut, si loin, ne pouvait être de notre monde : il était l'Innommé, l'Immuable, le Dieu, bien au-delà des dieux qui hantaient ses peurs. Il suffisait à l'homme de regarder le monde et ce qu'il contient pour être convaincu de son existence nécessaire. Le moindre usage du principe de causalité le lui faisait comprendre.

Ce qu'il ne comprenait pas bien plutôt était ce balancement perpétuel des choses de ce monde de la vie à la mort et de la mort à la vie. De là, ce sentiment confus et pesant d'un Destin, d'une Fatalité, d'une Nécessité qui, au gré de forces contraires, enserre le monde comme un étau, le plie tout entier à sa loi inexorable - et dont certains, un jour, viendront à croire que le Dieu est aussi le jouet.

Les Gnostiques ne seront que la continuation de ce courant blasphématoire, bien éloigné, en fait, de la tradition "païenne" : ils l'adapteront à la Révélation chrétienne. Hegel ne fera que le remettre en circuit, et lui donnera l'apparence de rationalité par l'usage d'un vocabulaire emprunté à la philosophie moderne, née de Descartes. Mais c'est une autre histoire...

Le païen croyait en un Dieu suprême, Père des hommes ! Il savait jusqu'à la Faute originelle, celle-là qu'un jour un homme, dont il perpétuait la race, avait faite, jurant de se suffire. Il savait jusqu'à l'immortalité de l'âme, jusqu'à la résurrection des corps. Pourquoi, sinon, cette nourriture dans les tombeaux ? Oui, il espérait confusément voir un jour Celui-là qui descendrait du ciel pour lui en ouvrir à nouveau les portes. Il n'est qu'à lire l'histoire de l'humanité, écrite par tous les peuples, pour s'en convaincre.

Aujourd'hui, l'homme ne sait hausser ses paupières pour contempler le ciel et la terre et jeter ce cri d'admiration, mêlée de crainte : il n'y a qu'un Dieu qui puisse en être l'Ouvrier ! Ce que l'homme d'hier, ce que l'homme de tous les temps passés ne savait plus n'était pas de croire à Dieu, mais de croire en Dieu. Il suffisait de solliciter ce mouvement, *ce passage du credere Deo au credere in Deum* ! Aujourd'hui, comment solliciter de croire en Dieu, alors que l'on est impuissant à croire à Dieu ?

Pour mon ami, comme pour Augustin, il ne fait certes aucun doute que certains ignorent ce Dieu qui nous habite, en quelque manière, mais l'ignorer était ignorer comment on l'ignore, c'est-à-dire comment on se refuse à l'entendre, à se donner à Lui, afin de vivre avec Lui, par Lui et en Lui.

A Augustin, son expérience le prouve, comme le lui prouve l'Ecriture : Dixit insipiens in corde suo : non est Deus, non est verum Deus ! Augustin sait, parce qu'il l'a vécu, que l'homme peut en venir à ce degré d'aveuglement où il nie Celui-là qui vit jusqu'en nous et sans lequel ni le ciel ni la terre, ni l'homme et sa pensée, ni la pensée et la vérité qui la règle et la juge, ne seraient.

Mais pour Augustin -comme pour mon ami- de tels hommes sont si rares qu'il est à peine possible d'en trouver. C'est pourquoi, lorsqu'il cherche la raison de ce dérèglement, il lui apparaît aussitôt que ceux qui méconnaissent Dieu sont des coeurs corrompus.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement des coeurs corrompus... *c'est la raison elle-même qui est corrompue* ! De nos jours, en effet, ce qu'il est à peine possible de trouver sur toute notre planète, ce sont des hommes -que dis-je ?- des adolescents, qui ne soient pas agnostiques, et qui ne le soient pas "rationnellement", au point... au point que le croyant lui-même est impuissant à prouver le caractère rationnel de sa croyance. Comment dès lors vivre notre foi et combattre ceux qui la corrompent ?

Ne disons pas que prouver le caractère rationnel de notre croyance réclame d'être un "lettré", comme l'on disait hier, d'être un "intellectuel", comme l'on dit aujourd'hui. De nos jours, il n'est personne qui n'ignore la théorie d'Einstein, celle de Darwin, de Freud ou de Marx, et donc qui ne soit capable, s'il le veut, de connaître le caractère rationnel de la foi surnaturelle, de connaître la philosophie de Saint Thomas d'Aquin, laquelle est la philosophie de l'Eglise, la philosophie de toute la catholicité, laquelle enfin est la seule philosophie capable de vider de ses vanités illusoires les doctrines et les théories qui emplissent nos têtes. Aujourd'hui, il n'est personne qui ne soit un "intellectuel", qui n'ait un certificat d'intelligence et n'ait rempli jusqu'à l'âge de seize ans des milliers de pages d'écriture - seize ans ! Dix années de scolarité !

Ce refus de Dieu et de croire en Dieu, cette ignorance coupable de la foi surnaturelle, ne sont pas l'effet d'un coup de tête, d'une distraction sollicitée par nos désordres de la chair et de l'esprit, l'esprit excusant la chair, et la chair excusant l'esprit !

Ce refus, cette impuissance est le fruit d'un ensemencement délibéré dans toutes les têtes par l'enseignement laïque et obligatoire, par son "programme", imposé à tous les établissements "privés" ou d'Etat de notre planète.

Fût-ce confusément, qui ne sait, par ses soins, que les preuves rationnelles de l'existence de Dieu sont insuffisantes, la métaphysique, une cogitation vide, l'ontologie, une science vaine, etc. et que de Dieu, il n'y a d'autres preuves que la preuve pratique, ou morale qui produit la foi morale, dont la certitude est subjectivement suffisante, bien qu'objectivement insuffisante ?

Cela, nous le lisons dans le premier chapitre de la "Critique de la Raison pure", mais nous le trouvons aussi, sous mille prétextes et mille visages, dans tous nos manuels scolaires, dans tous nos livres et journaux, et nous l'entendons même dans le micro dominical de nos prêtres mitrés ou non (3).

De tout cela, nous étions prévenus. La Salette, Lourdes, Fatima, que croyons-nous que ce soit ? Oui, Celle qui enfanta en sa virginité le Fils de l'Homme-Fils de Dieu, s'efforçait d'éveiller les consciences à ce tragique avènement. Elle savait qu'on allait s'en prendre non seulement à l'intelligentsia catholique, mais jusqu'à l'intelligence simple, spontanée -les "pauvres en esprit" de l'Evangile- et que *le moindre village*, au nom de l'universalité et de la neutralité du Savoir, *aurait son école d'athéisme*, en sorte que l'intelligence de jour en jour sombrerait plus profondément dans les ténèbres, *ténèbres plus noires que celles qu'avaient vécues les païens*.

De cet éveil des consciences, naquit le Concile de Vatican I, lequel était doctrinal et eut pour thème essentiel la condamnation de cette affirmation multicéphale, selon laquelle Dieu, par la lumière naturelle de la raison, ne peut être connu avec certitude, au moyen des êtres créés, et en atteindre les invisibles perfections. L'objet des condamnations réitérées des "doctrines modernistes" -dont plus personne ne semble aujourd'hui savoir ce qu'elles sont- n'est autre que de dénoncer leur négation de la démonstrabilité de l'existence de Dieu, principe et fin de toutes choses.

Quel événement extraordinaire ! L'Eglise se dresse pour sauver l'intelligence humaine du péril qui la gagne. Elle ne condamne pas seulement, une à une, les doctrines qui la tuent, mais jusqu'à la société moderne dont elle est issue. Or, pour sauver le monde, pour sauver l'intelligence, que réclame l'Eglise ? S'instruire et enseigner, partout et à tous les degrés de l'enseignement, la métaphysique et la théologie thomistes, bref la doctrine de St Thomas. Quelle étrange fantaisie que de vouloir revenir à Aristote et à St Thomas, alors que nul n'ignore que la philosophie et la science sont nées avec Descartes !

---

(3) C'est là le fondement subtil du modernisme et c'est aussi, hélas ! l'opinion, inavouée et implicite, de bien des esprits qui lui sont opposés ou qui croient l'être.

Qui se souvient du "serment antimoderniste", réclamé à tout catholique enseignant et implicitement à tout écrivain catholique : "Je professe que Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu et et même démontré, au moyen des êtres qu'il a faits, c'est-à-dire des oeuvres visibles de la création, comme la cause est connue et se démontre par ses effets".

"Comme la cause est connue et se démontre par ses effets"... Le monde, la création... un Créateur, source à la fois de l'être et de l'intelligibilité de toutes choses ! Il faudrait que tout cela soit antérieur à ma pensée ; or, ma pensée est première, indubitablement première.

Cela est indubitablement démontré par le Cogito de Descartes - Descartes, ex-élève de la jésuitière de la Flèche, ex-capitaine d'artillerie pensionné par le cardinal Bérulle, édité à Amsterdam par nos chers frères francs-maçons, et enfin consacré "philosophe", par toute la clique protestante anglaise, écossaise, hollandaise, prussienne et allemande.

Eblouis par une telle panoplie, ne nous étonnons pas que les Jésuites, dès le début du XVIIIe siècle, aient enseigné, en France, dans leurs célèbres collèges, le "Discours de la Méthode", malgré l'interdiction réitérée de Rome et de leur propre Général. Mais leur devise n'est-elle pas qu'il faut être dans le vent de l'Histoire, quitte à le fabriquer ?

wwwwww

"Comme la cause est connue et se démontre par ses effets"... Voilà bien qui est devenu inintelligible à notre époque cartésienne. Rappelons-nous ! Du rationalisme, Descartes pose les conditions métaphysiques, mieux que Parménide et Platon : ma pensée est première ! Souvenons-nous ! Je doute, dont je pense. Je pense, donc je suis. Je suis et je sais que je suis ! Mais que suis-je ? Une chose dont l'essence et l'existence n'est pas à proprement parler de connaître, mais de penser, mieux, de SE penser ! L'existence de la pensée pure que je suis, de la "conscience" (je suis et je sais que je suis), du "moi", du "je" que je suis, est première, indubitablement première. Tout le reste -si reste il y a, y compris mon corps, y compris le monde, y compris Dieu- est second, suspendu à l'existence de la pensée que je suis. La finalité de ma pensée, son objet est ma pensée même...

Mais le rationalisme de Descartes n'est pas qu'une résurgence du rationalisme de Parménide. Parménide était philosophe ; Descartes est mathématicien. Parménide disait, au gré de son affirmation de l'identité de la pensée et de l'être : il n'y a de réel que ce que je pense, et tel que je le pense. *Descartes dit* à la fois la même chose et plus : *il n'y a de réel que ce que je pense, et que je pense mathématiquement.* Dès lors, il n'est de la pensée que je suis qu'un seul et unique mode de penser, le mode de penser mathématique.

Le principe de causalité... Le rationalisme le nie. Pour lui, le principe d'identité est la loi unique de la pensée et du réel : "Penser et être sont une seule et même chose... La pensée et son objet sont identiques", disait Parménide, et répète Descartes. Mais, pour Descartes, il en est de même, et plus encore ; car, en mathématique, le principe de causalité ne joue aucun rôle ; il est inutile.

Ainsi du cartésianisme, que l'on emprunte la voie philosophique ou la voie mathématique, l'on débouche nécessairement sur le rationalisme radical et sa négation de la valeur ontologique du principe de causalité.

Il n'ignore pas que *cet "intuitionnisme" est spécifiquement condamné par Vatican I,* mais sa défiance à l'égard de la raison est telle qu'il essaie de tricher. De là, son secret désir de me convaincre que "l'intuition du coeur" n'est autre, en son fond, que "l'illumination intérieure" d'Augustin.

Il sait que je n'ai guère d'affection pour cette théorie augustinienne, empruntée à Plotin et, par delà, à Platon - mise en pièces par Saint Thomas. Si Augustin disait que l'âme se connaît et ainsi connaît Dieu, car Dieu coïncide en quelque manière avec elle, mon ami dirait plutôt -mais c'est pour lui la même chose- que le coeur se connaît et ainsi connaît Dieu, car Dieu coïncide en quelque manière avec lui.

Quoi qu'il en soit des mots, je refuse : c'est -comme le feront tant d'augustiniens- être tenté de mettre Dieu de plain-pied avec nous. Si nous voulons respecter cet abîme infini -que l'expérience mystique authentique prouve elle-même- entre l'Incréé et le créé, nous ne pouvons pas parler ainsi. Nous sommes de ce monde, et ce monde n'est pas Dieu !

wwwwww

Comment en sommes-nous venus là ? Voilà ce à quoi le philosophe et l'historien de la philosophie se doit de répondre.

Indépendamment de nos orgueils, de nos dérèglements du coeur et de l'esprit, il est des conditions "philosophiques" qui les sustentent. Toute philosophie part d'une théorie de la connaissance, définie ou non, tant il est vrai que c'est selon comment on prétend percevoir ou concevoir le monde, l'atteindre et le connaître, que l'on se situe par rapport à lui, et que l'on peut ou non connaître Dieu.

Dès lors que la pensée a atteint rationnellement la certitude de l'existence nécessaire de Dieu, comme principe et fin de toutes choses, de sa transcendance et de ses invisibles perfections, en partant du monde qu'il a fait, la raison, puisqu'elle croit à Dieu, incline naturellement à croire en Dieu, c'est-à-dire à croire qu'il a parlé par ses prophètes, qu'il nous a envoyé son Fils, Jésus-Christ, afin de nous faire participer à son dessein bienveillant sur nous. Tel est le passage naturel du credere deo au credere in Deum : passage de la raison, don de Dieu, à la foi, autre don de Dieu, par laquelle Dieu féconde la raison.

Le philosophe, l'historien de la philosophie (on ne peut être l'un sans l'autre) est bien obligé de reconnaître que *la théorie de la connaissance, plus intuitive que rationnelle* en son mode, propre à Platon et à Plotin, *reprise par Saint Augustin* (ce que ne firent aucun de ses prédécesseurs), même s'il s'efforce de la "christianiser", *engendre les conditions de l'idéalisme mystique ou rationaliste* (5), bref de l'avènement du luthéranisme et du cartésianisme.

Même si je dois encourir les reproches de mon vieil ami, tel est et sera le thème de notre participation à la "Rubrique philosophique" de ces Cahiers.

H. P.

---

(5) Emile Baudin in Recherches des sciences religieuses met en lumière ce phénomène de l'augustinisme : "On peut discerner, tout au long de la spécualtion augustienne, la présence de deux augustinismes différents qui engendrent deux intuitionnismes différents, celui de la raison pure et celui du coeur".

NOTES DE GERANCE

RESULTATS

Le nombre des abonnés initiaux s'étant multiplié par quatre, nous pouvons envisager le moment où le Bulletin sera viable par les seuls abonnements.

Il est très encourageant d'avoir atteint un tel objectif après seulement deux numéros et on peut voir là le signe de l'intérêt suscité par notre travail.

La survie étant à peu près assurée, nous désirons maintenant nous attacher à améliorer la présentation. Dès ce N°3 nous avons pu utiliser une variété de caractères qui rend la lecture plus agréable ; à partir du n°4, nous tendrons à une meilleure mise en page et, pour cela, le Bulletin ne sera plus agrafé mais collé, ce qui en rendra également la manipulation plus aisée.

COMMENT NOUS AIDER

Le prix de l'abonnement restant toujours à un niveau modeste pour ne géner personne, il est très utile que ceux de nos amis qui le veulent bien souscrivent au fond de soutien ; tant que le nombre actuel des abonnés n'aura pas doublé, cette aide restera indispensable.

Nous renouvelons ce que nous avons déjà écrit pour les listes d'adresses ; leur rendement est très faible pour une dépense importante et il est donc absolument nécessaire que l'envoi de telles listes soit précédé d'un contact avec les destinataires et de l'accord de ceux-ci.

La vente au numéro n'est pas encore assez développée alors qu'elle constitue la meilleure façon de nous aider à tous points de vue, financier et publicitaire.

Enfin, tout en remerciant les quelques correspondants qui se sont présentés et qui ont entamé leur collaboration avec nous, nous regrettons qu'ils soient si peu nombreux ; cette carence freine notre travail d'une façon notable et nous lançons un nouvel appel à toutes les personnes susceptibles de travailler dans quelque domaine que ce soit : l'éventail des sujets est immense et toutes les compétences sont nécessaires.

BULLETIN D'ETUDES DE LA SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

PARAISSANT DEUX FOIS L'AN

ABONNEMENT ANNUEL : 20 FRANCS

UN FOND DE LANCEMENT ET DE SOUTIEN PERMET DE FINANCER L'ACHAT DE LA DOCUMENTATION ET LE MAINTIEN DE L'ABONNEMENT A UN TAUX MODESTE

TOUS VERSEMENTS POUR L'ABONNEMENT OU LE FOND DE SOUTIEN A EFFECTUER A MONSIEUR DOMINIQUE MOREL C.C.P. 6619-69 E LYON ET A ADRESSER A :

SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL
62, RUE SALA 69002 LYON

SOCIETE AUGUSTIN BARRUEL

Responsable de la Publication : Paul RAYNAL